

L'écho de l'étroit chemin

Association Francophone des Auteurs de Haïbun
Journal trimestriel en ligne

N°21 - Septembre 2016



Sommaire

Éditorial, *Danièle Duteil*
Sélection haïbun

Thème : Naissance(s) et Berceau(x)

- | | |
|--|-------|
| ● Nuit de Noël, <i>Isabelle Freihuber-Ypsilantis</i> | p. 5 |
| ● La chambre bleue, <i>Monique Mérabet</i> | p. 7 |
| ● Mistral perdant, <i>Nicolas Lemarin</i> | p. 11 |
| ● Renaissance, <i>Céline Landry</i> | p. 15 |
| ● Où sont mes racines ? : <i>Jo(sette) Pellet</i> | p. 19 |



Thème libre

- | | |
|---|-------|
| ● Du jardin aux souvenirs, <i>Laurent Hili</i> | p. 25 |
| ● Offrande poétique, <i>Danièle Duteil</i> | p. 27 |
| ● Le charme des autres, <i>Florence Denat</i> | p. 29 |
| ● Procession, <i>Catherine Robert</i> | p. 31 |
| ● Ici, et ailleurs aussi, <i>Christiane Ourliac</i> | p. 33 |



L'écho de l'étroit chemin

Coup de cœur

- Renaissance, de Céline Landry, par Marie-Noëlle Hôpital p. 37

Appel à textes et nouveau calendrier des parutions p. 38

Compte rendu : atelier haïbun, de Monique Leroux Serres, par Danièle Duteil p. 40

Témoignages

- Les mystères de la création Voyage à l'intérieur du Haïku ; 22 poètes japonais témoignent. Traduction d'Alain Kervern : p. 45
 - Renoncer à reproduire la réalité avec fidélité, mais composer des tableaux à partir de ses propres images mentales,, par Katsura Nobuko p. 45
 - La pratique du croquis pris sur le vif donne généralement intensité et souffle au poème, par Kimura Bujô p. 47



Livres

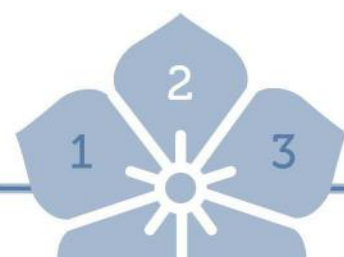
- Naître 2 fois, de Georges Chapouthier, par Danièle Duteil p. 51
- La saison qui danse, de Roland Halbert, par Marie-Noëlle Hôpital, p. 55
- La cloche de Gion, d'Alain Kervern, par Danièle Duteil p. 57

La vie de l'AFAH

- Annonces et rendez-vous p. 62
- Nos ahérent.es ont du talent. Publications p. 63

Adhésion

p. 64





Éditorial

*Le petit chat
qu'on pèse sur la balance
poursuit ses jeux*

Issa ¹

« Naissances et berceaux » est le thème choisi pour ce numéro 21 de *L'écho de l'étroit chemin*. Une belle occasion pour annoncer à nos adhérent.es une grande nouvelle : l'AFAH et les Éditions du Tanka francophone ont souhaité tendre un pont entre elles et les deux formes d'écriture qu'elles étudient, le haïbun et le tanka prose. Ainsi, une convention d'une durée de trois ans a été signée, stipulant qu'une parution commune au format papier, haïbun et tanka prose, se ferait aux mois de février 2017, 2018 et 2019. La publication d'une anthologie commune, réservée à nos adhérent.es, est également envisagée.

Les Éditions du Tanka francophone lanceront donc leur numéro 30, en coédition avec l'AFAH, sur le **thème de l'arbre** (ou thème libre, au choix) qui avait initialement été proposé pour le numéro 22 de *L'écho de l'étroit chemin*. Les compositions attendues seront, selon les goûts, un haïbun ou un tanka prose. Afin de favoriser la participation d'un maximum d'auteur.es, la date d'envoi des soumissions ira jusqu'au 1^{er} décembre 2016.

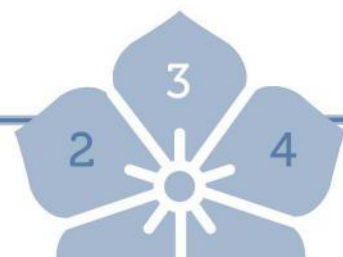
Les prochaines publications en ligne de *L'écho de l'étroit chemin* s'établiront en 2017 selon ce calendrier : mai, août, novembre.

Le journal *L'écho de l'étroit chemin* d'aujourd'hui offre à lire 10 haïbun : 5 sur le thème « Naissances et berceaux », 5 sur un thème libre.

Le jury était composé cette fois de Patrick Gillet, Lise-Noëlle Lauras et Marie-Noëlle Hôpital. S'exprimant à propos du thème « Naissances et berceaux », cette dernière souligne son étonnement, déclarant que les « délicats tableaux de Berthe Morisot ou de Georges de la Tour », d'« innombrables berceuses et poésies [...] auraient pu nourrir l'imagination des auteur-e-s », ainsi que « l'iconographie religieuse sur la Nativité... » ; au lieu de quoi, les choix se sont portés « sur des approches très métaphoriques de la naissance. ».

Quant aux haïbun consacrés au thème libre, ils présentent finalement une assez belle unité, ouvrant le vaste champ des souvenirs, des sensations et des amours retrouvées, ou perdues... Ils explorent encore des décors illusoires ou bien réels, mais qui semblent échapper à la conscience, procurant l'étrange impression d'errer dans un entre-deux-mondes insaisissable.

1. In *HAÏKU*, dir. Roger Munier, préf. Yves Bonnefoy, éd. Fayard, , 1978. ISBN : 2-213-00541-9.



L'écho de l'étroit chemin

La suite du journal présente un atelier haïbun mené par Monique Leroux Serres., puis deux nouveaux passionnants témoignages de poètes japonais traduits par Alain Kervern : *Voyage au cœur du haïku, 22 poètes japonais témoignent* – ou *Les mystères de la création: Renoncer à reproduire la réalité avec fidélité, mais composer des tableaux à partir de ses propres images mentales*, par Katsura Nobuko ; *La pratique du croquis pris sur le vif donne généralement intensité et souffle au poème*, par Kimura Bujô.

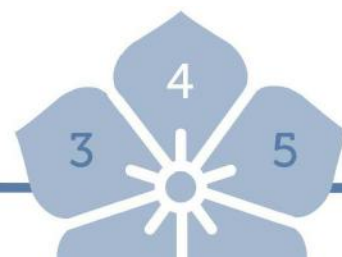
Enfin, la traditionnelle rubrique « Livres » met à l'honneur trois poètes : Roland Halbert, Georges Chapouthier et Alain Kervern.

Bonne lecture !

Danièle Duteil



Juste être là : aquarelle 2014



L'écho de l'étroit chemin

Septembre 2016 – <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection : thème " naissance(s) et berceau(x) "



Nuit de Noël

Cette histoire débute en hiver, dans le sud marocain. J'étais hébergée dans un hôtel aux portes du désert, aux antipodes de la mer et du sable fin. La région était splendide, avec ses ksour en pisé ocre, les pentes abruptes de l'Atlas, les filets d'eau ruisselants, les dunes dorées, les oasis de palmiers et le rouge vermeil du soleil couchant. Un Maroc de carte postale qui correspondait en tous points à mes rêves.

J'avais l'habitude de dîner en terrasse, dans un petit restaurant, non loin de l'hôtel. Un soir, je fis la connaissance d'une Française qui voyageait seule, elle aussi. Nous décidâmes de partager le repas afin de nous tenir compagnie. Elle se prénomait Gaëlle, avait laissé son époux à ses occupations et n'avait pas d'enfant. Comme j'évoquais en discutant mes parents et ma sœur, elle commença un récit qui allait nous mener tard dans la nuit et loin dans son passé.

Les faits s'étaient déroulés plus de vingt ans auparavant. Le hasard tenait un grand rôle dans cette histoire, tout comme les circonstances qui avaient conduit au drame. Gaëlle parlait lentement, le regard vague et lointain. Sans doute revoyait-elle, tandis que le crépuscule nous entourait peu à peu, des moments vécus à des milliers de kilomètres et témoins d'une époque révolue.

*souvenirs amers-
les oublier pour un soir
dans la douceur des dattes*

Gaëlle avait une sœur cadette, dont elle était très proche et qui attendait son premier enfant. La future maman s'épanouissait au fil des mois. Peu avant l'accouchement, alors que Gaëlle se promenait en ville, elle croisa sa sœur qui lui fit un signe de la main, au volant de sa voiture. Cette image resterait gravée dans sa mémoire jusqu'à son dernier souffle, me confia-t-elle. Le 24 décembre, les contractions se déclenchèrent et sa sœur fut emmenée dans un hôpital de la banlieue parisienne. Le 25 au matin, une petite fille était née, mais sa mère, elle, n'était plus de ce monde. Les questions de la famille restèrent sans réponse. Que s'était-il passé en cette nuit de Noël ? Le mystère régnait.



L'écho de l'étroit chemin

Septembre 2016 – <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection : thème " naissance(s) et berceau(x) "

Le deuil avait duré. La perte de sa sœur l'avait profondément affectée. Pendant ce temps, la petite, choyée grandissait auprès de son père. Mais sa naissance restait liée à la disparition de sa mère, inexpliquée.

*de sa mère
une mèche de cheveux blonds
dans un médaillon*

Puis un jour, dix années plus tard, Gaëlle apprit enfin la vérité de façon fortuite. Ce fut à l'occasion d'un mariage qu'elle connut les circonstances funestes de l'accident. Lors du repas de noces, elle se trouva assise près d'une convive, retraitée depuis peu. Cette dernière avait exercé dans cet hôpital en tant que sage-femme et avait assisté à l'accouchement en question. Le drame l'avait si fortement ébranlée qu'elle en avait gardé un souvenir précis. Comment aurait-elle pu oublier cette veille de Noël qui avait viré au cauchemar ? Elle parla.

L'enfant se présentait par le siège et une césarienne se révéla indispensable aux yeux du jeune interne qui remplaçait l'obstétricien, alors absent. L'intervention provoqua une hémorragie que le jeune homme ne parvint pas à juguler. Des minutes précieuses furent perdues. Finalement, la jeune maman mourut au service des urgences d'un hôpital parisien où elle venait d'être transférée.

Gaëlle se tut. Des larmes mouillaient ses cils. Vingt ans après, elle pleurait encore sa sœur. Chaque année, à l'approche de Noël, se mêlaient chez elle joie et tristesse. Pouvait-on évoquer la malchance ou la destinée ? Nul ne le savait. Simplement, il lui semblait qu'en cette nuit sainte, la vie et la mort s'étaient rencontrées. Sa sœur, en donnant vie à un autre être, avait perdu la sienne.

Nous sortîmes dans l'obscurité. L'air doux nous enveloppait, des milliers d'étoiles nous accompagnaient. Nous marchâmes en silence jusqu'à l'hôtel. Le lendemain, à l'aube, Gaëlle partit vers d'autres horizons. Je ne l'ai jamais revue. Se peut-il que la petite orpheline, devenue femme aujourd'hui, ait donné la vie à son tour ?

Isabelle FREIHUBER-YPSILANTIS (France)



L'écho de l'étroit chemin

Septembre 2016 – <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection : thème " naissance(s) et berceau(x) "



La chambre bleue

Tante Armelle n'avait pas eu d'enfant. Mes sœurs et moi faisons tout notre possible pour nous occuper d'elle depuis son veuvage et la disparition de notre mère. Nous étions sa seule famille.

Entre temps, Fabienne et Thérèse s'étaient installées en France métropolitaine. Moi je travaillais à la Réunion mais, tous ces changements qui avaient bouleversé ma vie au cours des derniers mois... Ah ! je l'avais un peu négligée, la tatie. Juste quelques brefs coups de fil entre deux visites aux malades à domicile. Elle me répondait toujours que tout allait bien, que je n'avais pas à me faire du souci pour elle. Je ne l'avais jamais entendu se plaindre, à vrai dire.

Jusqu'à cette chute, alors qu'elle s'évertuait à balayer une poussière imaginaire, en haut d'un placard. Le col du fémur fracturé nécessiterait une longue convalescence et une longue rééducation.

Je m'étais chargé d'aller lui préparer une valise de vêtements pour son séjour dans un établissement situé à l'autre bout de l'île.

La petite case de Tatie respirait le propre et la tranquillité. Les voisins s'occuperaient de maintenir en bon état son jardin ainsi que les plantes vertes de la véranda. C'est là qu'elle avait coutume de s'asseoir. C'est là que je l'avais trouvée à chacune de mes visites.

La conversation
au rythme du tricot
laine couleur layette

Un jour que je lui demandais à qui elle destinait toutes ces brassières, ces bonnets, ces chaussons et autres grenouillères, elle avait murmuré, un peu gênée : « pour les pauvres ». Tatie avait la charité discrète.



L'écho de l'étroit chemin

Septembre 2016 – <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection : thème " naissance(s) et berceau(x) "

J'avais aussi mission de lui ramener ses précieuses aiguilles de fée et tout un assortiment de pelotes pastel qui encombraient les tablettes du vaisselier qu'elle me destinait en héritage. Je retrouvai avec plaisir les marqueteries naïves du meuble patiné, ses tiroirs de guingois où nous avons souvent coincé nos petits doigts trop curieux.

Tant de souvenirs affleuraient.

Sous la tonnelle
trois fillettes se partagent
un parterre de capucines

Ah ! Nous savions nous y prendre pour mener Tante Armelle par le bout du cœur. Un bisou, un sourire, une cajolerie et la tatie-gâteau nous accordait supplément de tarte ou de crème, et l'absolution plénière pour nos virées dévastatrices dans ses plates-bandes de dahlias lorsque nous voulions jouer à la fleuriste.

Pauvre tante ! Dans la famille, on se moquait un peu de son désir éperdu d'avoir un enfant, de ce désir inassouvi qui la faisait fondre et bêtifier dès qu'elle apercevait l'ombre d'un landau. Mais elle s'était mariée sur le tard et... le Bon Dieu n'avait pas voulu.

Mes sœurs et moi, nous n'avions pas compris combien nous comptions pour elle, combien elle avait besoin de nous câliner, de nous embrasser, de nous serrer dans ses bras. Nous nous contentions de nous laisser choyer tout au long de ces vacances-tendresse. Quand nos parents venaient nous rechercher, Papa levait les yeux au ciel : « Ah ! Mes filles, je vais vous mettre au pain sec et à l'eau pour vous désintoxiquer de vos béatitudes de princesse ! »

Soudain, je fus tirée de ma rêverie par des vagissements. Incrédule, je prêtai attentivement l'oreille : pas de doute, un bébé pleurait, tout à côté.

Les cris venaient de la chambre bleue, cette pièce toujours fermée à clef, à chacune de mes visites. J'avais plaisanté la tatie sur les trésors qu'elle devait cacher derrière cette porte close. Avec un petit rire, elle avait rétorqué qu'il y avait là, trop de désordre et j'avais souri de cette coquetterie de maîtresse de maison fière de son intérieur nickel.



L'écho de l'étroit chemin

Septembre 2016 – <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection : thème " naissance(s) et berceau(x) "

Les pleurs envahissaient l'espace, se transformaient en hurlements. Je sentais la panique me gagner, mon cœur s'affoler. Et cette porte ! Il fallait que je l'ouvre. Il fallait que je sache...

Et puis les cris allèrent decrescendo, se muant en gémissements hachés, comme ceux d'un petit être qui s'essouffle, qui s'affaiblit. Le silence.

J'actionnai bêtement et furieusement le bec de cane, au risque de l'arracher. Mes pensées se bousculaient, à la recherche d'une solution, lorsque je me souvins... l'éclat métallique au chevet de son lit lorsque j'avais entrebâillé les volets, tout à l'heure. C'était sûrement là le sésame.

Le banal passe-partout déloqua sans peine la serrure et je me précipitai à l'intérieur.

J'éclatai de rire...

Fais-moi un bisou...

un poupon qui rit qui pleure
dans le berceau bleu

Un jouet qui avait eu beaucoup de succès, il y a une dizaine d'années et que Tante Armelle m'avait demandé de lui procurer, un cadeau pour une filleule, disait-elle...

Le bébé de Tatïe ! J'en avais maintenant les larmes aux yeux. Il reposait, vêtu de la layette qu'elle tricotait en continu ; une petite armoire décorée de cœurs en était toute remplie. Cette chambre, c'est nous qui l'occupions autrefois, mes sœurs et moi. Nous, les petites filles de Tatïe.

Je refermai soigneusement la porte sur le secret de la chambre bleue et je remis la clef à la place où l'avait laissée Tante Armelle.

Je souris à l'idée d'un vrai petit garçon occupant le berceau bleu. Chut !

Monique MÉRABET (La Réunion)



L'écho de l'étroit chemin

Septembre 2016 – <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection : thème " naissance(s) et berceau(x) "



Naissance : aquarelle

L'écho de l'étroit chemin

Septembre 2016 – <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection : thème " naissance(s) et berceau(x) "



Mistral perdant

Plein nord, ma fenêtre craque sous les poussées du mistral.

Ce messenger d'hiver gémit, comme les chats feulent à la saison des amours, pour marquer son territoire contre le silence.

Derrière la vitre, le grand olivier tourbillonne tel un derviche halluciné dans sa robe de feuilles, puis s'arrête brusquement pour recommencer.

Un cyprès oscille, métronome inconstant.

La haie de bambous tente d'imiter l'olivier, mais sa masse la fait se bercer comme un ours dansant.

Je vois une pie s'élancer dans l'intervalle des souffles.

Les branches nues
calligraphies d'hiver
aux marges du ciel

Je ne supporte plus les picotements de mon nez et de mes épaules, contractées aux premiers sifflements dans l'interstice des portes.

Les natifs du sud respectent sincèrement ce démiurge de la lumière, grand pourvoyeur de clarté sur le tracé fléché des bulletins météorologiques.

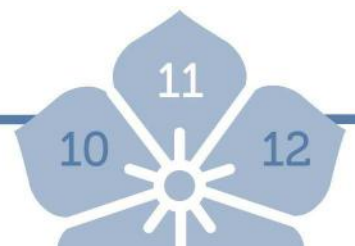
Pour moi, c'est fini.

Vexé par mon désamour, le mistral m'a giflé avec une feuille cassante qui a brusquement heurté mon visage pendant ma dernière montée vers Oppède-le-Vieux.

Pourtant si peu de choses ont changé.

Les murs n'ont pas bougé, quelques ruines sont restaurées ; la lumière est la même, mais je me sens étranger.

Je reste un long moment à contempler l'ancienne maison de mon père vendue au peintre Priking, aujourd'hui devenue une maison d'hôtes.



L'écho de l'étroit chemin

Septembre 2016 – <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection : thème " naissance(s) et berceau(x) "

La cheminée de la salle du rez-de-chaussée s'ouvrait aussi grande que celle d'un château.

Dans la cheminée
les heures brûlent lentement
cendres du temps

Le plafond incurvé comme la paume d'une main qui couve la chaleur d'un souffle protégeait mes rêveries d'enfant.

Les nouveaux propriétaires ont-ils laissé en place ces voûtes romanes ?

Je n'ose pas frapper à la porte pour le savoir.

Je revois aussi l'escalier à la rambarde en plâtre blanc, bien adoucie au dessus pour que la main caresse l'arrondi.

En face, la maison de Mme D... reste inchangée, seuls les volets me semblent différents. Mme D... déjà âgée, aimait bien me regarder jouer à courir.

Je posais mes doigts sur les pierres chaudes de soleil du parapet de la grande place pour y cueillir ma joie en reprenant mon souffle.

Bambi, mon setter roux, continuait loin devant.

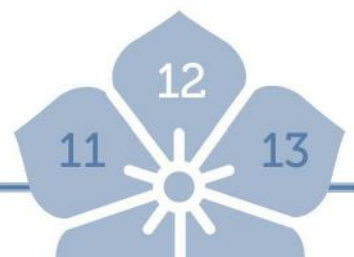
J'acceptais volontiers les grandes bouffées d'air frais du vent à chacune de mes aspirations, même lorsqu'elles avaient un goût de glace.

Plus haut l'ancienne auberge est devenue une maison particulière.

C'est bien là que j'ai cultivé mes meilleurs cocons de nostalgie. J'y accompagnais souvent mon père. Je m'installais dans un coin et observais les grands comme on regarde une ruche ou un nid de guêpes. J'étais fasciné par les allers-retours des adultes, bercé par un bourdonnement de voix, sans chercher à en comprendre le sens.

Je trouvais simplement du bonheur à inventer mes premières contemplations. Puis, quand j'en avais assez, je pouvais rejoindre tout seul la maison si proche.

Je vais jusqu'au château en passant sous l'arche de l'ancien hôtel de ville. C'est là qu'habitait Jean-Paul Clébert...



L'écho de l'étroit chemin

Septembre 2016 – <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection : thème " naissance(s) et berceau(x) "

Remontant les ruelles, je retrouve cette échoppe médiévale aujourd'hui murée, où mon père avait parqué les moutons de la première crèche vivante à la réouverture de l'église, fin des années cinquante.

Je ne sais plus si c'est le jour même de Noël ou de Pâques qu'un agneau y est né, mais je me souviens bien du climat festif de petit miracle païen qui amusa les croyants et les autres.

Mes souvenirs sont confus, pourtant je revois un ami de mon père venir nous annoncer à voix basse :

- « Un agneau est né ! Un agneau est né ! »

... alors que nous étions en plein office dans l'église exceptionnellement ouverte.

Je vis comme une étincelle joyeuse s'allumer dans le regard de ceux qui en étaient informés, et soudain je faillis devenir croyant, émerveillé du haut de mes dix ans ...

Mon père et ses amis avaient insisté pour que cette église fermée depuis des décennies soit ouverte pour au moins une messe de minuit.

Avec l'accord du curé d'Oppède-les-Poulivets, ils décidèrent de fêter cet événement en animant la crèche avec des éléments vivants. Hors de question de faire monter un bœuf là-haut : un ânon et deux, trois moutons feraient l'affaire. Marie, Joseph, l'enfant et les autres furent incarnés par des autochtones.

Le berger et mon père improvisèrent une bergerie sous la voûte d'une boutique du XV^e siècle, raisonnablement délabrée.

Vous connaissez la suite... C'est donc bien le soir de Noël que cela s'est produit et j'ai pu assister dans la confusion des croyances de mon âge, à la fois à la naissance du Christ et à sa résurrection incarnée par l'agneau pascal né cette même nuit.

Aujourd'hui je monte vers la vieille église accoudée à l'éperon rocheux qui domine le vallon et surplombe le village. La sobriété de son architecture sans maniérisme gothique dégage une force tranquille, apaisante, face à l'agressivité altière des ruines du château qui la domine.

Les pierres grises des murs ont gardé leur pouvoir. Elles irradient toujours le ressenti secret qui accompagne mes pas.



L'écho de l'étroit chemin

Septembre 2016 – <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection : thème " naissance(s) et berceau(x) "

Arrivé à l'église je contemple le panorama déroulé délicatement comme le rouleau d'une peinture chinoise, dominé au loin par la blanche excroissance du Mont Ventoux.

Une palissade ferme l'entrée du château.

Je pense un moment que l'accès en est condamné par l'excessif « principe de précaution », là où je marchais en équilibre sur les pierres des murailles et où je m'asseyais sur le parapet de la fenêtre médiévale à l'à-pic de l'étroit vallon au pied du Lubéron.

Mais non, c'est sans doute pour faire de ce lieu chargé de mystère et de rêves un passage touristique obligé et payant...

Je perds le goût du vent sur mes lèvres.

La concordance de mon âge et de l'interdit me laisse une amertume que je n'arrive pas à digérer.

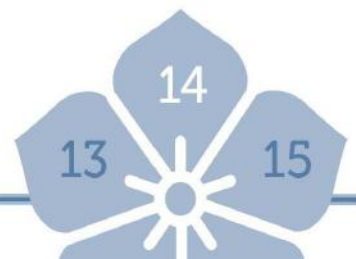
Cet incident anecdotique m'opprime et j'ai du mal à respirer dans les courants d'air d'une mémoire sans avenir.

Comment revenir si je ne peux plus m'asseoir où j'étais assis ?...

Je me souviens qu'à cet instant le vent s'est tu.

Tombent les feuilles
l'automne perd ses couleurs
dans les berceaux de l'air

Nicolas LEMARIN (France)



L'écho de l'étroit chemin

Septembre 2016 – <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection : thème " naissance(s) et berceau(x) "



Renaissance

Une offre que je ne peux refuser : la retraite à 55 ans. Bien sûr, je dois faire preuve de prudence. Comme pour un voyage inattendu, quelques vérifications s'imposent; ma situation financière le permet-elle, suis-je socialement prête à changer de statut professionnel, assez autonome pour gérer l'agenda d'une nouvelle vie ?

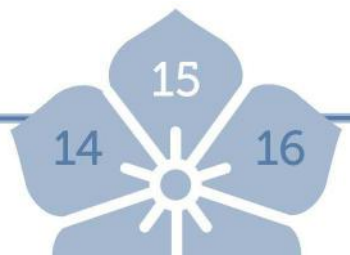
Sur le perron
elle m'attend patiente
ma chatte

La plume glisse sans hésitation sur le formulaire où j'appose ma signature, signature lourde de conséquences, j'en suis bien consciente. Dorénavant, impossible de blâmer le directeur de mon institution ou le ministre de l'Éducation ou mon équipe de travail pour mes insatisfactions... Et si le voyage s'avérait décevant, je serai la seule responsable. Je ferme donc la porte de mon bureau pour la dernière fois le 30 juin et m'engage pour les mois et les années à venir sur le chemin inconnu de la retraite.

Pendant l'été, rien ne change dans mon curriculum vitae, en juillet, je suis toujours en vacances. Apéro sur le quai, baignades nocturnes, jazz et moustiques. J'accueille août avec légèreté et les Perséides sont plus belles que jamais dans le ciel des CANTONS-DE-L'EST. Je regarde les vacanciers quitter le lac et je jouis de ma liberté nouvelle. Je ne me précipite pas sur les travaux d'automne à faire, j'ai toute la vie devant moi, un flou reposant.

Pour la première fois
ce mois ne sonne pas
la fin de la récré

Septembre le mal aimé des écoliers revient obstiné, entêté. Mais cette année, la rentrée scolaire se fera sans moi. À peine un petit pincement au cœur... Après tout, on n'efface pas d'un simple clic trente-cinq ans de travail en éducation.



L'écho de l'étroit chemin

Septembre 2016 – <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection : thème " naissance(s) et berceau(x) "

Les longs corridors
les cloches même discrètes
rentrent dans l'histoire

Je prends plaisir à fréquenter les marchés qui se vident peu à peu de leurs étalages multicolores si affriolants. La vie se retire lentement des plates-bandes et des potagers. Je songe à rentrer à l'intérieur où m'attendent depuis des années certaines urgences comme le ménage des placards, des travaux de peinture et la lecture de certains bouquins.

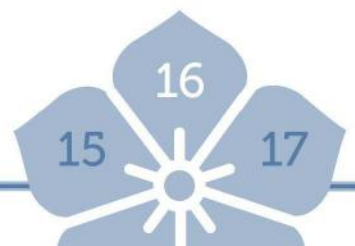
Déjà dans l'air
une odeur de neige
ciel d'octobre

À mon programme, des promenades matinales quand je suis à la campagne. J'ouvre la bouche, une buée jaillit. Sans consulter le calendrier, je sais que nous sommes en novembre : le mercure descend sous zéro la nuit; une dentelle de glace résiste au clapotis des vagues au début du jour, mais cède au soleil de midi. Cette année, j'installerai mes décorations de Noël par temps doux. Fini les doigts et les orteils gelés. Chaque jour, le deuxième café a un goût de bonheur.

Par la cheminée
volutés de fumée
je flotte

Décembre, les chants de Noël à la radio me font penser à ma mère et j'entreprends de faire des tourtières et des beignes. On ne peut qualifier l'aventure de succès mais peu importe, je ferai mieux l'an prochain. Tiens, les célébrations des Fêtes en milieu de travail ne me manquent pas du tout... Je quitte la ville, son agitation, ses falbalas et me réfugie à la campagne pour contempler mes beaux sapins.

Rengaines démodées
valse avec la pelle à neige
rentrent du bois



L'écho de l'étroit chemin

Septembre 2016 – <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection : thème " naissance(s) et berceau(x) "

Jour de l'An. Le vieux calendrier prend le chemin du recyclage, le nouveau, tout comme l'hiver québécois, s'impose sans demander mon avis. Je me propose de rencontrer des amis pour célébrer la nouvelle année, ma première complète de retraitée. Six mois écoulés, aucun regret, aucun remords, je suis toujours en apesanteur.

Tuques et mitaines
mettre le nez dehors souvent
résolution de l'année

Février, vingt-huit jours de froid, de frimas, de frissons en enfilade. Malgré l'hiver rigoureux, je ne songe pas à quitter le Québec pour des cieux plus cléments. Je veux contempler de l'intérieur chaque tempête de neige chaque jour de froid sibérien, jouir de la chaleur et dire « merci la vie ». Et Valentin vient réchauffer mon cœur à la mi-temps. Les jours sont déjà plus longs, mais je ne suis pas dupe, une corneille égarée qui croasse sur le piquet de la clôture ne fait pas le printemps

Le lilas japonais
derrière les vitres sales
complètement givré

Même si chaque flocon additionnel fait reculer le printemps, j'accueille Mars et ses dernières giboulées avec plaisir. Je pense aux bulbes mis en terre à l'automne et je scrute le sol dans l'espoir d'apercevoir le premier perce-neige...

Dans la remise
le râteau au garde-à-vous
toujours prêt

Début Avril, les glaces entreprennent leur descente de la rivière et des îles flottantes viennent se fracasser sur les piliers du pont. Ces petites pointes qui percent la terre à peine dégelée, sont-ce des tulipes, des jaunes ou des rouges ? Dans les érablières la sève a commencé à couler et les truites à frétiler dans le ruisseau. Tiens, j'irai à la cabane à sucre et à la pêche, comme j'en rêve depuis longtemps.



L'écho de l'étroit chemin

Septembre 2016 – <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection : thème " naissance(s) et berceau(x) "

Retour des carouges
même leur chant agressant
me semble charmant

Mai, mai je t'aime ; je sors mon vélo, gonfle mes pneus et pars à l'aventure. Lilas, muguet, tout n'est que parfum le long de ma route. J'arrête à une terrasse, jamais la même, pour un cappuccino qui a toujours un goût de légèreté. J'ai une petite pensée, bien petite, pour ceux qui parcourent de longs corridors en ces journées ensoleillées et je me sais privilégiée.

Juin, mois des échéances, des bilans. J'ai atteint mes objectifs. Je suis entrée dans la retraite tout en douceur, rien d'éclatant et de spectaculaire, je l'ai voulu ainsi.

Dans les salons, je ne peux pas encore parler de mon voyage autour du monde ou de l'écriture de mon premier roman.

Et comment parler de cette descente en moi-même et l'esquisse de quelques petits poèmes.

Céline LANDRY(Québec)



L'écho de l'étroit chemin

Septembre 2016 – <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection : thème " naissance(s) et berceau(x) "



Où sont mes racines ?

*Lui fêtard affable
elle sombre et silencieuse –
tableau en noir-blanc*

Ernest, son grand-père paternel, était un homme de forte prestance, cheveu rare et panse de buveur-bouffeur. Chef d'un secteur d'horlogerie, amateur de bonne chère et de jolies femmes, il passait beaucoup de temps hors du foyer.

À l'inverse, sa femme Bertha était petite, effacée, peu sociable et piètre cuisinière.

Cosette se souvient de l'odeur de la bleue que son grand-père préparait en versant de l'eau à travers un sucre posé sur une fourchette (le seul alcool dans lequel elle l'ait jamais vu mettre de l'eau !) et des tristes goûters en tête à tête avec grand-mère pas gâteau...

Elle devait apprendre plus tard que cette dernière avait quelques bonnes raisons d'être lugubre et de ne pas aimer sortir : un jour qu'elle se promenait au village, une femme qui secouait ses draps à la fenêtre, lui avait lancé, goguenarde, qu'elle aérerait les puces d'Ernest...

Grand-maman Bertha est partie aussi discrètement qu'elle a vécu, par une nuit pesante de juillet. On l'a retrouvée au matin, le visage neutre et indéchiffrable.

Ernest, que l'on pensait incapable de faire cuire un œuf, continua sa vie tambour battant : à midi au bistrot, le soir il se mitonnait de véritables gueuletons, avec entrée, plat principal, dessert, vin, café et pousse-café.

Et toujours le même panache avec les dames !...

*Que lui reste-t-il
de cet aïeul fantasque ?
la Suze et l'Atmos*



L'écho de l'étroit chemin

Septembre 2016 – <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection : thème " naissance(s) et berceau(x) "

La jeune Cosette allait parfois boire l'apéro chez lui et ils échangeaient des propos légers sur une famille qui ne l'était pas ; et quand elle repartait pour la ville et ses études, il lui glissait toujours quelque argent de poche.

Grand-père Ernest est mort à l'âge de 93 ans, tandis que Cosette portait secours à civils et combattants de Goukouni Oueddaye sur la ligne de front, en plein N'Djamena en guerre. Le dernier souvenir qu'elle garde de lui est la texture de sa peau – fine comme du papier de soie – lorsqu'elle lui avait massé le dos quelques semaines avant son décès : il avait alors fondu, perdu toute chair, et n'était plus que le squelette de celui qu'il avait été.

*Préférant garder
les vaches plutôt que le temps –
moustaches de chat*

David, le grand-père maternel de Cosette, était quant à lui un rebelle et un conquérant de l'Ouest agricole. D'un lignage d'horlogers, qui ne pouvaient concevoir d'autre destinée professionnelle, lui rêvait d'être paysan. Aussi décida-t-il de quitter sa vallée natale et d'émigrer en France voisine avec sa femme Blanche, dont il eut bientôt deux filles.

Sans le sou, il dut s'engager comme métayer.

Une érysipèle dans le nez l'emporta à l'âge de 37 ans. Protestant en pays catholique, il fut enterré hors du cimetière du village.

*Cheveux noirs yeux noirs
chignon bas noué serré
la veuve Blanche*

Son épouse essaya bien de reprendre le flambeau, mais sa jeunesse et son genre lui rendirent la tâche impossible, les ouvriers agricoles refusant de travailler sous ses ordres.

Elle alla alors récupérer sa cadette, une adolescente pâle et délicate, dans la famille où à 14 ans elle avait été placée comme petite bonne – pauvreté oblige... Toutes deux regagnèrent la Suisse, laissant en Franche-Comté la fille aînée de la famille, mariée à un colosse aux pieds d'argile.



L'écho de l'étroit chemin

Septembre 2016 – <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection : thème " naissance(s) et berceau(x) "

C'est ainsi qu'à peine sortie de l'adolescence, la jeune fille, qui allait devenir la mère de Cosette, se retrouva en usine d'horlogerie, là où elle devait rencontrer son futur époux.

*Sur enfants et bêtes
jamais la main ne leva –
rêveur humaniste*

La p'tite Cosette n'a pas connu son grand-père métayer mais il est une histoire qu'on lui a contée et qu'elle adore : parti pour la ville un jour de marché, il y avait acheté des caramels pour ses filles, un luxe pour la bourse familiale. Or sur le chemin du retour, l'âne résistant des quatre fers, David l'avait fait avancer à coup des dits caramels !

Grand-mère Blanche, elle n'a pas connue non plus. Morte d'un arrêt du ventre quand Cosette était tout petite. Mais quand elle regarde les photos de famille, elle est frappée par son air austère et sévère.

C'est donc dans le terreau de la France agricole et d'une vallée horlogère du Jura vaudois que sont nés et ont grandi le père et la mère de la p'tite Cosette, avant de se connaître.

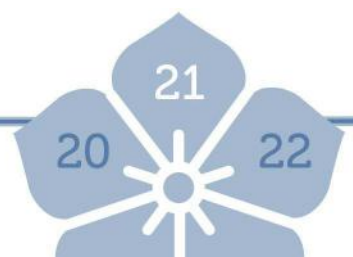
*Vieux clichés sépia –
tout de douceur leurs sourires
au temps des fiançailles*

Lui, un jeune homme taciturne, ennemi du sabre et du goupillon ; elle, une frêle et fine créature, fraîchement débarquée d'outre frontières, à qui l'on avait annoncé, au sanatorium, que si déjà elle s'en remettait, elle n'aurait malheureusement jamais d'enfant.

C'est donc par pur hasard biologique – un don du ciel ! s'exclama le médecin – que la p'tite Cosette est venue au monde...

Au grand ravissement du mécréant.

Quant à la madone, elle fondit en larmes... L'histoire ne dit pas pourquoi.



L'écho de l'étroit chemin

Septembre 2016 – <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection : thème " naissance(s) et berceau(x) "

*Dans cette vallée
peu de fées autour des berceaux –
trop froids les hivers*

Ce fut le mécréant qui décida du prénom du bébé et oublia d'y accoler celui de la madone, quand il alla l'inscrire à l'état civil.

Mais ce prénom – celui d'une femme dont il avait eu le béguin par le passé, si l'on en croit la madone – était-il bien destiné à la p'tite Cosette ? Que s'était-il passé entre lui et la dame en question ? N'avait-elle pas voulu de lui ? En ce cas, ne serait-ce pas à elle que l'ire et la violence du mécréant étaient inconsciemment destinées ?

L'histoire ne le dit pas non plus.

Mais ce n'est que plus tard que vinrent les volées de bois vert, après les années de lait et de miel, après que le regard du grand jeune homme silencieux se fut noyé dans ses orbites creuses et que les traits de la madone eurent viré à l'aigu.

*Mains dans le dos
de grands yeux cerises noires
pour accueillir papa*

C'est le mécréant qui langeait l'enfant en rentrant du travail, lui qui l'emmenait en luge ou aux champignons... Et quand elle avait peur de s'endormir seule dans le noir, c'est encore lui qui venait s'étendre à ses côtés pour la rassurer.

*Trop aimée par son père
pas assez par sa mère –
irréductible*

« Je n'arrive pas à faire façon de cette gamine ! » se plaignait la madone, lorsque la p'tite Cosette fuguait, dérobait du lilas chez la voisine pour aller le vendre à la même voisine, lâchait poussette et poupées dans la rue pentue, ou encore se fracassait la tête en luge dans les escaliers verglacés du village.

« Allons donc ! tonnait le ténébreux, c'est toi qui ne sais pas t'y prendre ! »



L'écho de l'étroit chemin

Septembre 2016 – <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection : thème " naissance(s) et berceau(x) "

*D'abord la peur
puis l'incrédulité –
maman va partir*

Avec les années, d'évanescence aux traits suaves, la madone s'est métamorphosée en poule aux yeux perçants et au bec pointu, et le taciturne en être ombrageux et violent.

C'est souvent au sujet de leur fille unique qu'ils se disputaient, et à chaque nouvel éclat, la madone menaçait de faire sa valise.

*Son adolescence
celle d'un chat sauvage –
les quatre cents coups*

Vers les 10 ans, lasse de leurs criailleries et du traitement injuste qu'infligeait à la madone le mécréant, la mère prit les armes contre ce dernier, reprit le combat à son compte, et la bataille changea de camp et de protagoniste.

Rien ne la faisait taire ni céder et elle n'avait pas son pareil pour le mettre en fureur et lui faire perdre son sang-froid...

*C'est pourtant elle
à son chevet qu'il choisit
pour mourir*

Aujourd'hui le mécréant et la madone – ou plutôt leurs cendres – reposent au Jardin du Souvenir.

Jo(sette) PELLET (Suisse)



L'écho de l'étroit chemin

Septembre 2016 – <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection : thème " naissance(s) et berceau(x) "



Au bois : aquarelle



Du jardin aux souvenirs

Dans cette partie du jardin, rien n'est symétrique, et en ce premier jour d'été, sur les chaises vert olive, les couples sont au comble du bonheur.

L'ombre des branches bouge comme des reflets sur l'eau, et au milieu de la pelouse, la statue d'un cerf baigne dans la lumière. Autour d'elle, beaucoup de fleurs se déploient dans des teintes pâles de rose, mauve et violet.

Un marronnier et un érable se dressent, chacun penché d'un côté. Ils forment la plus grande flaque d'ombre, tandis qu'un noisetier, à l'autre bout de la pelouse, se balance discrètement au vent faible de l'été.

Il est interdit de fouler l'herbe. Seul un enfant s'octroie cette liberté. Il est petit, c'est un garçon habillé de bleu : un jean, une chemise à carreaux et une écharpe d'étoiles. Les pâquerettes sont comme des pétales de fleurs blanches tombés au sol.

lendemain de printemps
toute ma vie est derrière moi
le ciel si vaste

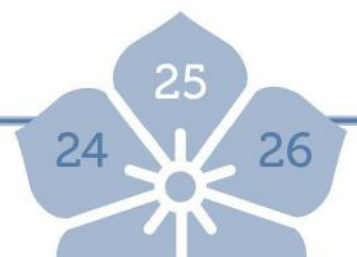
Le jardin fourmille de promeneurs et les oiseaux, discrets dans les arbres, m'enveloppent de calme. Le père rappelle son enfant, qui quitte la pelouse. Je cherche un autre silence.

À la sortie du jardin du Luxembourg, les voitures sont au ralenti et les passants s'ignorent.

En direction du Panthéon, rien de remarquable, pas même le Panthéon. Sur la place circulaire, l'église Saint-Étienne-du-Mont, avec son clocher désaxé, attire le regard.

À l'intérieur, il fait frais et clair. L'orgue ne joue pas. Je m'assois sur une chaise en osier et les sons crépitent jusqu'aux clefs de voûtes. Le vent du jardin s'est tu, et les couleurs sont maintenant une peinture de l'esprit, dans ce lieu où rien ne tremble.

Laurent HILL (France)



L'écho de l'étroit chemin

Septembre 2016 – <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection : thème libre





Offrande poétique

Le jour baisse, mais la chaleur est encore intense. Le bois situé en lisière de la propriété reste étrangement calme, à croire que les oiseaux ont tous migré vers les plans d'eau alentour. De temps en temps, une pomme de pin trop sèche s'écartèle dans un bref déchirement, parenthèse sonore refermée sitôt qu'entrouverte.

À contre-jour, scintille la soie d'une toile d'araignée tendue à l'angle de la fenêtre. Elle frémit par intermittence sous la brise molle. Peut-être émet-elle une imperceptible musique au passage du souffle entre ses mailles ?

Alors que je médite devant cette architecture céleste, me revient à l'esprit un récital auquel j'assistais huit jours plus tôt.

Je me revois poussant la porte de l'auditorium pour m'abriter d'une pluie passagère. Un son cristallin m'attire vers une salle obscure, où seul un halo de lumière nimbe une harpiste : elle exécute un « glissando » du bout de ses doigts agiles effleurant le plan des cordes.

Offrande poétique¹

chaque vibration
sculpte le silence

La mélodie libère des notes aquatiques, source jaillie des flancs d'une invisible montagne. Transcendés par ce déploiement de sonorités limpides, l'espace et le temps s'abolissent peu à peu. Je me sens bientôt submergée par une onde hypnotique, qui me plonge doucement dans un état second, à l'extrême limite de la conscience. Je glisse entre deux rives, tantôt perlées de rosée, tantôt profondes, entraînée par une fluidité quasi originelle. Parfois, la voix de la musicienne se superpose à la mélodie, deux ou trois phrasés suspensifs... et finit par s'égrener au gré d'un flux plus impétueux.

1. *Offrande poétique* : pièce contemporaine composée pour la harpe celtique par Mariannig Larch'antec et interprétée par sa fille Anne-Armelle.



L'écho de l'étroit chemin

Septembre 2016 – <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection : thème libre

Fleuve d'eau, fleuve de renaissance... Ce courant qui me happe jusqu'au vertige,
le remonterai-je ? Qu'importe ? Je traverse des mondes inconnus, souterrains, puis à
ciel ouvert, ballotée par l'ample ondulation d'une vague qui me remodèle.

ruissellement
un flot de lumière emporte
les derniers harmoniques

Danièle Duteil (France)





Le charme des autres

Elle passera
La couleur de l'été-
Des éclairs !

Le matin où Louise m'a annoncé son retour, j'étais assis dans mon lit, plongé dans la lecture d'un vieux *Télérama*. J'essayais de connecter mes idées, le moindre article me coûtait et je me demandais bien comment j'allais réussir à être convaincant face à l'énergie musclée de ma classe de 4^e. Je me sentais passablement las, quelque peu aquaboniste et peut être même déprimé. Il était un peu plus de huit heures et déjà la chaleur montait. L'été s'annonçait brûlant : lumière intense et néons aveuglants. Je m'interrogeais sur le moins pénible : la rigueur de l'hiver qui laissait mes mains rouges et engourdis ou cet état somnolent, voire léthargique, dans lequel la chaleur me plongeait. Je décidais crânement que voir Louise en robe légère, ou mieux encore, en débardeur blanc légèrement transparent, était exactement ce qu'il me fallait. Et puis, je m'étais habitué au temps. Je votais donc pour l'été. J'aimais croire que les choses peuvent changer, qu'ON PEUT CHANGER. J'avais fêté mes trente-huit ans au printemps et pensais que cette histoire de mouvement, de révolution interne, c'était pour tout de suite ou jamais.

Ciels crépusculaires-
Dans l'image perdue
Un sourire

Elle avait écrit :
- « Je suis de passage. Tu es libre pour qu'on se voie ? Je t'embrasse »

Est-il possible qu'un simple texto me laboure ainsi ? J'essaie de retenir mon chagrin mais les larmes coulent comme si j'étais une sorte de tuyau d'évacuation, j'ai l'impression soudaine et étrange d'avoir deux ans. Je l'aimais. Elle ne sait pas ce qu'elle me fait avec son retour. Ce texto... Même pas un appel. Mes larmes, celles d'avant, reviennent plus âcres encore, et c'est con mais j'ai envie de dire : plus humides. Je me sens liquide sécrétion.



L'écho de l'étroit chemin

Septembre 2016 – <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection : thème libre

Pendant des mois, j'ai été muet. Mes pensées, je les gardais pour moi, derrière la tête, quelque part entre le pouce et l'orteil, entre le coude et le poignet. Je ne sais où. Mais loin. Et elle, je me suis persuadé qu'elle n'était pas pour moi. Que rien n'avait eu lieu. Que le passé était mort et que cette séparation était juste la meilleure chose qui puisse m'arriver.

La revoir donc. Mais quelles retrouvailles ?

Le soleil éclabousse le ciel maintenant. Je n'en peux plus, je saute hors de mon lit. Sortir. Prendre l'air.

Je ne sais plus le passé. Il est à peine possible de me rappeler ce que j'ai été. Et je ne veux pas.

Seins blancs

Visage délavé-

Où est la lumière

Le jour où Louise est partie, j'avais baisé toute la nuit avec Solange. Et c'était bon. Elle était jolie, légère. Excitante. Sans inhibitions. Et parce que je me sentais coupable et un peu minable, j'ai tout dit à Louise. Je ne me souviens pas du nom du parc dans lequel on était mais qu'il faisait beau. Chaud.

Elle m'a écouté, sans dire un mot, puis elle a fait : « Et après ? ». Elle a laissé son regard dériver vers les arbres comme si je n'étais pas là, pris une profonde inspiration et relâché doucement son souffle.

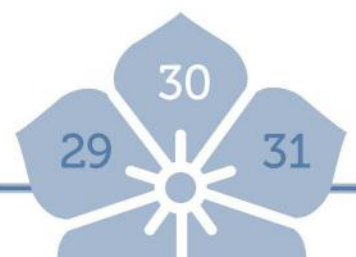
Elle a dit : « C'est donc ça ? »

- Non, j'ai fait. Non.

- Non ? ! Tu vois ! ? Personne n'aime personne. »

Nous sommes restés encore un moment l'un près de l'autre, silencieux, et en béance. Des gens passaient autour de nous, marchaient, parlaient mais ils auraient aussi bien pu gueuler, se prendre pour des trapézistes, des funambules, rire très fort, devenir marathoniens... Rien n'existait, seule notre solitude.

Florence DENAT (France)



L'écho de l'étroit chemin

Septembre 2016 – <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection : thème libre



Procession

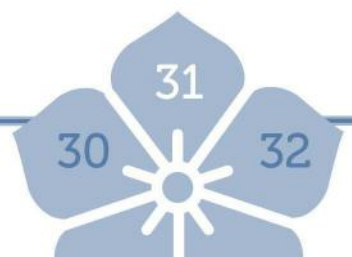
Des gens, une foule de personnes, marchent en deux files. Tous en noir dans la nuit, capuche sur tête baissée. La musique accompagne leur progression, lente et recueillie. À l'avant de ces ombres, une femme en blanc évolue en dansant. Ses bras se lèvent en arabesques mouvantes, j'ai l'impression de serpents ondoyants, en les regardant, en admirant son corps qui bouge en mouvements d'une souplesse irréaliste. De sa bouche sort une psalmodie étrange et incompréhensible, mais qui m'envoûte et m'oblige à les suivre.

*Lune diaphane
Explosent les cris des loups
Domine l'étrange*

La procession se dirige vers un bâtiment imposant, une église, peut-être même une cathédrale, sombre et majestueuse, tout autant que froide et lugubre. Arrivés au cimetière, tous s'arrêtent à l'exception de la femme, sorte de prêtresse d'un culte qui me reste inconnu. Un cercueil est posé sur la terre grise, et l'assemblée l'entoure sans un mot autre que ceux de la femme en blanc. Puis chacun leur tour, ils se retirent, repartent vers leurs contrées. Ne reste bientôt plus que cette apparition diaphane qui poursuit sa chorégraphie un temps indéterminé, la notion des minutes et des heures m'a quitté dans la vision de cette sensualité venue des âges les plus lointains.

Enfin, elle stoppe sa gestuelle hypnotique, demeure immobile quelques instants, puis s'installe sur la bière, à califourchon d'abord, puis ensuite allongée sur le dos tandis que sa tunique se détache et glisse au sol.

Bientôt son corps ondule, ses hanches se meuvent, imperceptiblement, puis de plus en plus vite. Ses mains se tendent vers le ciel, vers un être impossible, invisible, mais dont je sens maintenant la présence imposante. Lorsque la chose la rejoint, s'entame un enlacement d'une autre dimension, et si je la vois elle, souple et féline, bestiale et vorace, jamais je n'aperçois une ombre de son partenaire d'ailleurs. Pourtant, je sais la copulation être accomplie, les coups de reins donnés, et la belle crie son plaisir à la lune, tandis que les hurlements des loups accompagnent le coït.



L'écho de l'étroit chemin

Septembre 2016 – <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection : thème libre

À nouveau, j'ai perdu toute notion du temps, prisonnier du spectacle de l'étreinte de ces amants d'un autre espace. Mais l'union se termine, l'entité éternelle se retire, la femme se relève, revêt sa robe et quitte la place. Seul le silence règne maintenant. Le silence et moi.

*Brumes sur ma peau
Réel sur imaginaire
Je suis dans la tombe*

Catherine ROBERT (Belgique)



L'écho de l'étroit chemin

Septembre 2016 – <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection : thème libre



Ici... et ailleurs aussi

je suis ici
je suis au Japon
je suis aussi ailleurs

Je rêve. Je cherche des parallèles. Je cherche des différences, pour m'accrocher à quelque chose. Quelque chose de facile qui saute aux yeux.

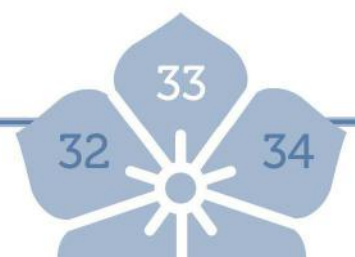
les boîtes postales sont rouges
les pigeons sont gris aussi
il n'y a pas de poubelle dans les rues
les gens ont la tête ronde

Je continue mon chemin. J'attends sagement aux feux tricolores pour traverser les rues.
Je photographie tout.

les boîtes postales rouges
les pigeons gris
les gens qui ont des têtes rondes
et les rues propres sans poubelle

Je suis à 9712 kilomètres de Paris. Je respire l'air de Kyoto. Je marche dans les rues. J'avance en zigzag sur le plan. Je marche le long des maisons. Je ne dépasse pas la ligne continue qui délimite la chaussée.

Je remarque une boîte postale rouge. **Je ne vois pas de pigeon sur les trottoir. Il n'y a pas de trottoir. Je ne vois pas de voiture garée le long des trottoirs. Il n'y a pas de trottoir.** Les cyclistes roulent sur l'espace partagé avec les piétons.



L'écho de l'étroit chemin

Septembre 2016 – <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection : thème libre

Je reprends tout au début. Je cherche une destination sur le plan. Je lève les yeux au ciel. Le ciel est bleu, juste quelques petits nuages. Le ciel est zébré de fils électriques, de câbles qui pendent et s'attachent en tous sens. Je ne vois pas de pigeon gris. Je compte les croisements, les rues sur le plan. J'abandonne. Je m'engage dans l'observation.

Il n'y a pas de trottoir et pas de pigeon gris. À ce carrefour je ne vois pas de boîte postale rouge. Au feu rouge, attendent plein de japonais à la tête ronde. Il fait chaud, il fait soleil, les japonais portent un chapeau sur leur tête ronde, tiennent une ombrelle ou un parapluie noir. Tout se passe bien. J'avance en zigzag, je ne suis pas pressée. J'ai maintenant des repères.

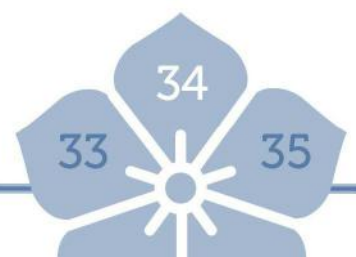
je suis ici
je suis à Kyoto
je suis ailleurs aussi

je sais que les boîtes postales sont rouges
je sais que les pigeons sont gris
je sais que les japonais ont des têtes rondes
je sais qu'il n'y a pas de poubelle dans les rues

Il faut toujours trouver à observer. Tout le monde pense que c'est facile, mais non, il faut sans cesse vérifier ce que l'on sait, les choses peuvent changer, surtout lorsqu'on est si loin à 9713 kilomètres de Paris.

*année du Tigre
Kyoto sous l'ombre ajourée
de mon chapeau*

Maintenant, là c'est tranquille, après les grandes artères, des ruelles, des maisons imbriquées sans ordre, un temple, un arbre taillé. Je marche et j'observe, je ne fais rien d'autre et ça me va.



L'écho de l'étroit chemin

Septembre 2016 – <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection : thème libre

je ne vais pas dans les musées
je ne visite pas les temples
je ne poste pas de lettre dans les boîtes postales rouges
je ne monte pas dans les bus bondés

Les bureaux déversent les japonais dans les rues, ils arrivent de partout. Je traverse les rues en même temps que les japonais à tête ronde.

Est-ce que je fais du tourisme à Kyoto ? Qu'est-ce que je cherche dans une ville à 9714 kilomètres de Paris ? Y a t-il des points communs, des singularités ?

je suis ici
je suis à Kyoto
je suis ailleurs aussi

Je chemine, je m'approche, je recule. Que me restera t-il de Kyoto lorsque je la quitterai ?

*lune ronde
à travers la brèche du mur
soyo-soyo¹*

1. impressif japonais pour la brise rafraîchissante

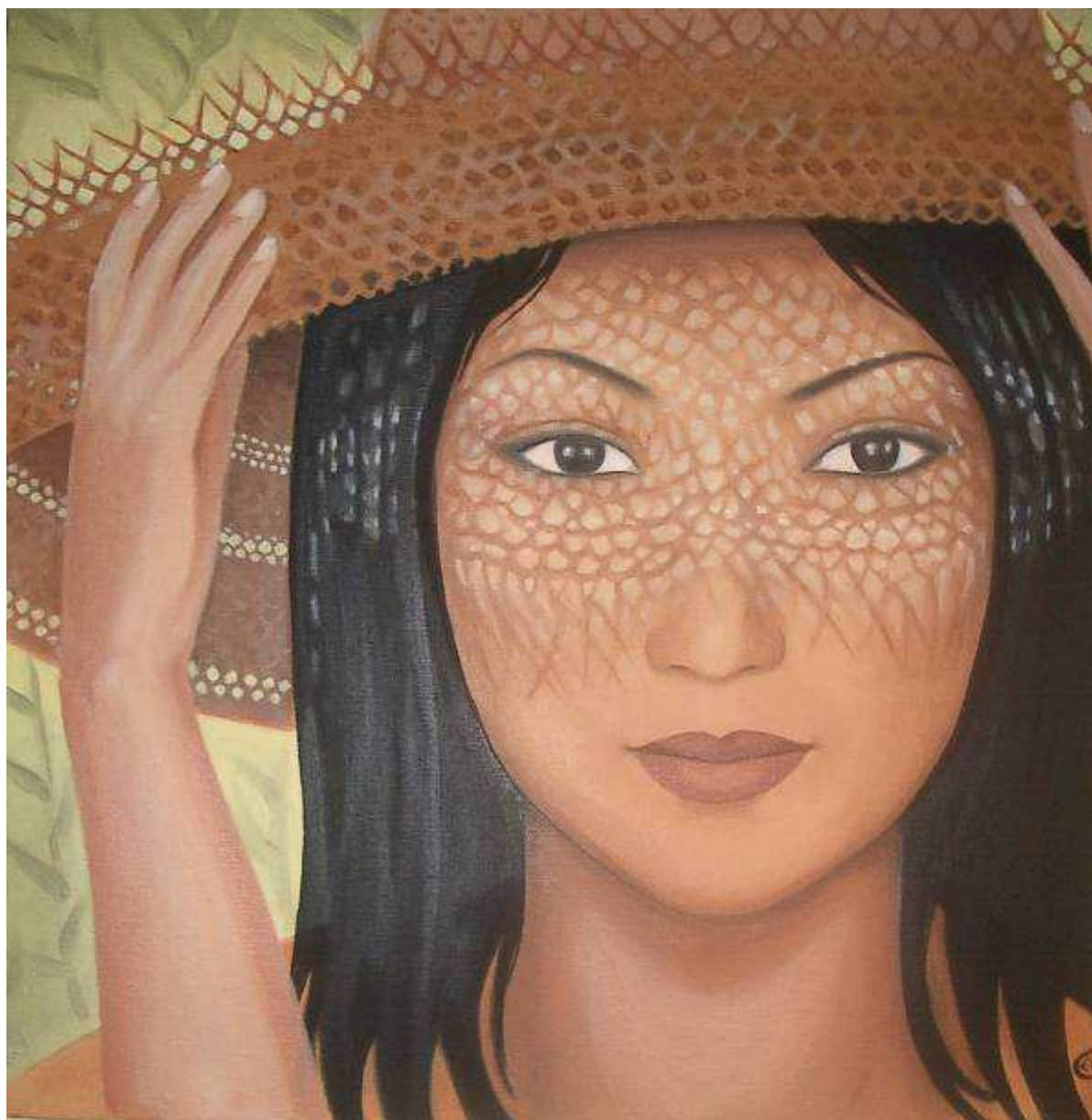
Christiane Ourliac (France)



L'écho de l'étroit chemin

Septembre 2016 – <http://letroitchemin.wifeo.com>

Sélection : thème libre



Femme au chapeau : peinture à l'huile



Coup de cœur

Par Marie-Noëlle Hôpital

Renaissance, de Céline Landry

Deuxième naissance, celle d'une jeune retraitée qui savoure simplement, lentement, le rythme d'une nouvelle année suivant la vie de la nature. Le haïbun est scandé par de nombreux haïkus qui marquent les saisons :

Déjà dans l'air/ une odeur de neige/ ciel d'octobre

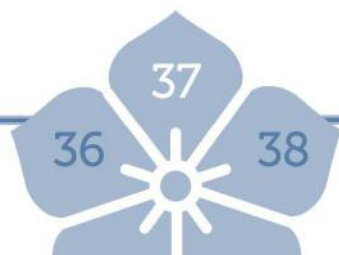
Nous sommes au Québec, pays de l'hiver : « *Février, vingt-huit jours de froid, de frimas, de frissons en enfilade.* » J'admire la sobriété du style, et ses allitérations poétiques. J'entends siffler un vent glacial sous la plume de l'auteure. La narratrice prend son temps, elle observe la campagne en toute disponibilité, elle cuisine, se promène, et se prélassse sans souci : « *Chaque jour, le deuxième café a le goût du bonheur.* »

Maître mot, la légèreté, non dénuée d'humour : « *Dans les salons, je ne peux pas encore parler de mon voyage autour du monde ou de l'écriture de mon premier roman.* »

Ce beau haïbun reflète une existence accordée à la marche de la planète, en harmonie avec le monde environnant ; l'écriture épouse parfaitement la renaissance, notamment printanière : « *Lilas, muguet, tout n'est que parfum le long de ma route.* »

M.-N. H.

Composition du jury : Patrick Gillet, Marie-Noëlle Hôpital, Lise-Noëlle Lauras.





Haïbun et Tanka-prose

Concours de haïbun et tanka-prose organisé par la *Revue du tanka francophone* et la revue *L'écho de l'étroit chemin* (voir aussi l'éditorial du présent numéro).

Suite à un accord, les deux revues ont institué une convention qui permettra de publier les textes sélectionnés, chaque année en février dans un numéro commun.

Modalités et exigences :

Texte en caractères 12, police Arial, paragraphe simple interligne, maximum deux pages.

Thèmes : l'arbre ou thème libre

Dans l'envoi, préciser le thème choisi et la catégorie : haïbun ou tanka-prose

Date limite d'envoi : 1er décembre 2016

Les tanka-prose à : editions.tanka@gmail.com / Les haïbun à : echo.afah@yahoo.fr

Les textes sélectionnés par un jury commun seront publiés dans la *Revue du tanka francophone* de février 2017, "Numéro spécial haïbun et tanka-prose".

Prix de l'exemplaire : 15,00 € pour la France, 20,00 \$ pour le Québec.

Pour commander, les adhérent.es de l'AFAH s'adresseront à echo.afah@yahoo.fr

Les abonnés à la *Revue du tanka francophone* recevront normalement leur numéro spécial.

Haïbun

L'écho de l'étroit chemin n° 23, mai 2017, (échéance : 1^{er} avril 2017)

Hommage ou thème libre

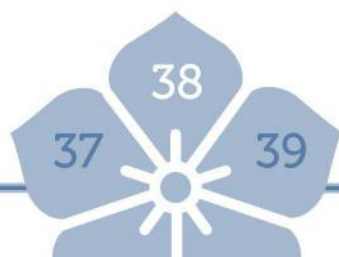
L'écho de l'étroit chemin n° 24, août 2017, (échéance : 1^{er} juillet 2017)

La plume ou thème libre

Et toujours la possibilité d'écrire un haïbun (ou tanka-prose) lié, à deux ou plusieurs voix.

Envoi à echo.afah@yahoo.fr

Toute participation vaut autorisation de publication



30 N° 30 Février 2017 10^{ème} année

仏語短歌誌

REVUE DU TANKA
FRANCOPHONE

Numéro 30

Revue du tanka francophone / Février 2017

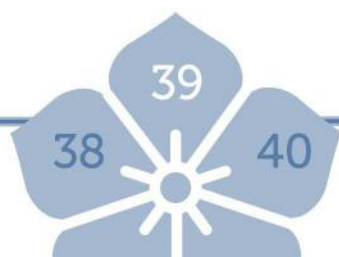
&

文

L'étroit chemin
Association Francophone
des Auteurs de Haïbun



Revue littéraire





Atelier haïbun de Monique Leroux Serres

L'atelier haïbun de Monique Leroux Serres s'est déroulé fin juin au lycée Henri IV (Paris Ve), dans le cadre de l'événement « Un souffle du Japon sur nos écrits », organisé à l'occasion du 10^e anniversaire des Éditions Pippa.

Première partie

Durée : 30 mn (différents niveaux d'expérience) :

Lecture découverte de trois passages de haïbun (Textes A, B, C).

Consignes : Regarder d'abord la répartition et la place du haïku et de la prose, en prêtant une attention particulière au lien prose-haïku (chercher les échos, les écarts...)

Texte A : Extrait de *La petite fenêtre de Bazincourt*, de Monique Coudert, in *Chemins croisés*, anthologie de haïbun, coédition AFAH/Pippa, 2014.

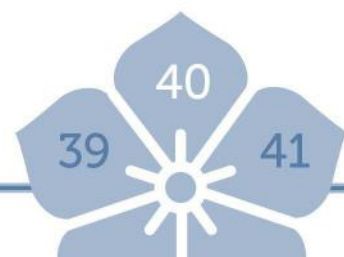
J'écris sur la vitre
Le mot liberté
En chinois

C'est samedi. Je m'ennuie. Je regarde par la fenêtre le pré carré de pelouse pelée devant l'entrée de l'hôpital. Je me dis que s'il y avait quelqu'un sur ce carré en train de regarder qui le regarde à la fenêtre, il pourrait me prendre, avec ma coque sur le dos, pour une grosse tortue, inquiète de l'état de la pelouse pour sa propre nourriture. De l'herbe au chou chinois, il n'y a qu'un petit pas de tortue. Je pense au carré magique que le chinois Lo Chou a reçu de la tortue Yu et qui divisait le monde originel en neuf régions carrées. Je suis prisonnière d'un des carrés. Voilà pourquoi cela ne tourne pas rond ! [...]

Texte B : Extrait de *Le journal de Saga – Saga Nikki* – de Bashô, in *Journaux de voyage*, textes traduits et présentés par René Sieffert, Paris, POF, 2001.

[...] La villa Rakushi est restée telle que l'a construit son ancien propriétaire, et par endroits elle tombe en ruines. Mais plus qu'au temps de sa splendeur d'antan, son présent abandon touche le cœur. Les poutres sculptées, les murs décorés sont détériorés par le vent; exposés à la pluie, les pierres aux formes bizarres, les pins au port étrange disparaissent sous le grateron; devant le promenoir de bambou, un citronnier en fleurs répand son parfum :

Fleurs de citronnier
évoquent les jours d'antan
jusque dans l'office



Texte C : Extrait de *Nuit d'orage* de Lydia Padellec, in *Chemins croisés*, anthologie de haïbun, coédition AFAH/Pippa, 2014.

Le temps tourne à l'orage. La page toujours aussi blanche. Je n'entends plus les oiseaux. De ma fenêtre, le ciel s'assombrit. Une toile d'araignée frissonne.

Ciel de pluie -
À la noirceur des nuages
Le blanc des lilas

Yin n'est pas venu. Yin est un chat noir. Noir et blanc. Il a un jumeau, Yang, certainement mort. Je ne possède pas de chat. Je ne possède pas d'animaux. Chacun est libre de venir comme bon lui semble. Une mésange se pose sur un balcon, s'envole presque aussitôt [...].

Seconde partie : écriture (45 mn)

Les participants reçoivent une feuille présentant cinq passages textes littéraires en prose (doc. 2), et une autre feuille proposant une série de haïkus d'époque et de ton différents (doc. 3).

Ils sont invités à choisir un texte de prose, ou un haïku, selon leur préférence, pour écrire un court haïbun, en le complétant de quelques lignes de prose, ou d'un haïku en fonction du choix initial. Il est possible d'ajouter la production avant, après, ou autour du texte retenu.

S'il reste du temps, la composition peut encore être complétée, selon le cas, par un haïku ou quelques phrases de prose, afin de rédiger un haïbun complet.

Troisième partie (45 mn)

Lecture de toutes les productions, suivie de commentaires, en considérant la richesse des variantes dans le cas où plusieurs participants auraient travaillé à partir d'un même haïku, ou d'une même prose.

Document 2 :

Quelques textes en prose...

Julien Gracq : Extrait de *Les Eaux étroites*, Éditions Corti, 1976.

Aucune peinture autant que la peinture chinoise – et particulièrement celle des paysagistes de l'époque Song – n'a été hantée par le thème pourtant restreint de la barque solitaire qui remonte une gorge boisée. Le charme toujours vif qui s'attache à une telle image tient sans doute au contraste entre l'idée d'escalade, ou en tout cas d'effort physique rude et de cheminement pénible, qu'évoque la raideur des versants, et la planitude, la facilité irréaliste du chemin d'eau qui se glisse indéfiniment entre les à-pics...

L'écho de l'étroit chemin

Joël Roussiez : *Trente et un levers du jour, poèmes en prose*, Éditions Le Tout sur le Tout, 2003. Extrait : *Matin d'automne 25*.

Des fleurs sur la table reposent tandis que les poutres de la maison se jettent inutilement dehors. Il ne fait pas si froid mais c'est l'obscurité.

Deux courges minuscules se tiennent sur la fenêtre ainsi qu'un vieux moulin à blé.

L'espace se rétrécit et le jour vient sans précaution.

Lafcadio Hearn : Extrait de *Kokoro. Au cœur de la vie japonaise*, trad. M^{me} Léon Raynal, Éditions Dujarric & C^{ie} 1906.

Chaque jour, à la même heure, elle prit l'habitude de déposer, pour son mari absent, de petits repas toujours servis dans de délicats plateaux laqués, mets miniatures semblables aux offrandes que l'on fait aux âmes des ancêtres et aux dieux. Elle les plaçait à l'angle de la pièce, son mari étant parti dans cette direction, et les posait juste devant le coussin sur lequel il s'agenouillait. Avant de desservir, elle soulevait toujours le couvercle du petit bol de soupe pour s'assurer que la laque de ses bords était couverte de buée. Car on disait que la présence de buée attestait de la bonne santé de l'être aimé...

Françoise Ascal : Extrait de *Le carré du ciel*, Atelier La Feugraie, 1998.

Un corps. Quel encombrement. Un corps toujours dans les jambes, à entraver chaque pas comme un chien servile et bête. "Mon corps et moi..." Deux à tirer sur une laisse commune, à hue et à dia.

Jacques Lèbre : Extrait de *Face au cerisier*, Atelier La Feugraie, 1994.

La nuit sourd de la terre, monte lentement autour des chevilles, entoure doucement les épaules, comme un effluve, un gaz enivrant. J'aime sortir à cette heure, prendre mon bain de crépuscule. Fatigués, les combattants, les hargneux ont rengainé leurs armes et tout est plus indolent. Sur les façades une à une les lumières se serrent, comme des poules frileuses. Il y a de l'humanité là-dedans ! Une chaleur, une paix rassurante...

Document 3 : Haïkus

1. Valérie Rivoallon : in *La vallée éblouie*, 2^e anthologie du kukaï de Paris, dirigée par Michel Duflo, Paul De Maricourt, Daniel Py, Éditions Unicité, 2014.

Vacances –
le bruit du balai
dans la cour

2. Michel Duflo : in *La vallée éblouie*, 2^e anthologie du kukaï de Paris, dirigée par Michel Duflo, Paul De Maricourt, Daniel Py, Éditions Unicité 2014.

les blés ondulent –
je ne saurai jamais
danser le tango



3. Josette Pellet : *L'éternel ailleurs* (in *Chemins croisés*, anthologie de haïbun, coédition AFAH/Pippa, 2014.

Tête de veau
dans l'embrasure de la tente –
naissance du jour

4. Shinohara Hôroku : in *Anthologie du poème court japonais*, présentation et traduction de C. Atlan et Z. Bianu, *Poésie/Gallimard*, 2012.

Peu à peu mes poumons
se teignent de bleu –
voyage en mer

5. Meriem Fresson : in *La vallée éblouie*, 2^e anthologie du kukaï de Paris, dirigée par Michel Duflo, Paul De Maricourt, Daniel Py, Éditions Unicité, 2014.

Midi en terrasse
la conversation du bébé
avec le chien

6. Momoko Kuroda : in *Du rouge aux lèvres*, anthologie de haïkus japonais, édition bilingue français/japonais, dirigée par D. Chipot et M. Kemmoku, La Table ronde, 2008.

La cascade chute
et des hommes
vieillissent

7. Shûôshi : in *Miroir de la nature*, recueil de haïkus, Éditions du Seuil, 2012.

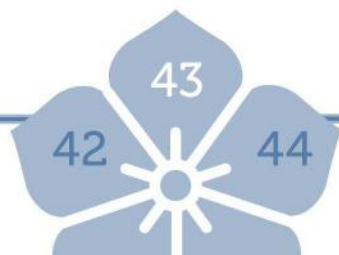
Devant les chrysanthèmes
ma vie
fait silence

8. Sen Haisen : *À la rue*, Prix du livre haïku 2015 de l'Association pour la promotion du haïku.

Neige précoce –
mes pieds
en dehors du porche

9. Issa : In *Anthologie du poème court japonais* présentation et traduction de C. Atlan et Z. Bianu, *Poésie/Gallimard*, 2012.

Vivants
tout simplement –
moi et le coquelicot !



10. Marc Bonetto : *J'enlace le vent*, in *Chemins croisés*, anthologie de haïbun, coéditions AFAH/Pippa, 2014 :

J'enlace le vent
je rêve
qu'il soulève ta robe

Un exemple de production

Haïbun d'Isabelle Ypsilantis, inspiré de l'extrait de *Les eaux étroites* de Julien Gracq (Doc. 2, 3^e partie).

Cette nuit, il pleut. Une pluie fine, mais persistante. Je l'entends crépiter sur le toit. Elle me tient éveillée, les yeux grand ouverts sur les poutres qui soutiennent le plafond. Pas un bruit dans l'auberge, où je dors seule, nul autre touriste en ce mois de décembre.

La propriétaire m'héberge dans une petite chambre où tout respire la Chine telle qu'on se l'imagine : lit avec couverture chauffante, thermos d'eau chaude, parquet craquant, lampe en forme de dragon, tableau montrant un minuscule pèlerin face à l'immensité des montagnes, volets de bois ajourés et finement travaillés.

Au matin, je quitte le village par un petit sentier qui aboutit à une route peu fréquentée par les voitures. Je l'ai repérée la veille et je pars à sa découverte. Où va-t-elle m'emmener ? je l'ignore, mais je poursuis mon chemin. La pluie a cessé et a laissé place à la brume. La route se déroule entre de grandes collines boisées couvertes d'arbres d'une dimension impressionnante.

Soudain, la magie opère. Je suis dans une peinture chinoise, dans laquelle la brume s'élève et recouvre la cime des arbres, où les sommets des collines deviennent invisibles, où le monde prend une apparence fantomatique. Au bord de la route, se dressent quelques maisons isolées. Devant l'une d'entre elles, un vieux chinois me hèle et me propose un bol de soupe que je refuse poliment.

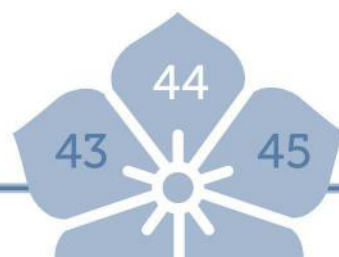
*surgi du brouillard
devant mes yeux un sourire
aux dents gâtées*

Plus loin, je croise un buffle nonchalant, au milieu des herbes. Il m'observe de ses yeux curieux, étonné sans doute de voir une occidentale déambuler devant sa prairie, par un matin humide. S'il avait un appareil photo, je ferais à n'en pas douter un beau sujet.

Cette image de la Chine, je la garde en mémoire, c'est celle d'une Chine millénaire, si loin des lumières de Shanghai.

*Shanghai en hiver-
loin de mon port d'attache
la come de brume*

D. D.





Les mystères de la création

Voyage à l'intérieur du haïku

22 poètes japonais témoignent, traduits par Alain Kervern¹

« Renoncer à reproduire la réalité avec fidélité, mais composer des poèmes à partir de ses propres images mentales ». (Katsura Nobuko).

Plutôt que de dire que je compose des haïkus, je constate que lorsque l'inspiration survient, elle me surprend généralement dans des circonstances inattendues. Il n'est jamais arrivé que je me prépare à en écrire trente ou même dix. J'envie ces promenades poétiques, appelées « ginkô », où l'on compose en groupe et sur le champ vingt, trente poèmes à la suite. Et même lorsque je participe à ce genre de promenade poétique, je n'ouvre pratiquement jamais mon carnet de notes. Je ne l'ouvre qu'une semaine, voire dix jours plus tard. Avant que vienne ce moment, traîne en moi du vague à l'âme, les jours se succédant plus mornes les uns que les autres. Et puis, à la faveur d'une circonstance fortuite, un poème me survient à l'esprit, et coup sur coup d'autres surgissent. Je pense pouvoir dire que ces poèmes sont dus à une inspiration venue du ciel, car les mots me viennent de façon inattendue. Je ne sais jamais à quel moment ils me viendront à l'esprit. Je dois donc me préparer à leur venue de manière à les accueillir de façon efficace, en préparant le réceptacle où ils viendront se poser. Et cela me coûte. Pourtant, le premier poème qui survient m'emmène dans un autre univers, complètement différent de ma vie quotidienne, celle où je fais la cuisine, où je fais les courses. Durant ces instants privilégiés je compose alors des haïkus saisie d'une exaltation quasi religieuse. Et je me demande parfois si ce n'est pas cela le paradis.

Le haïku n'est pas affaire d'élaboration et de construction, c'est d'abord affaire de don. Lorsque je vis ce phénomène, j'ajoute ensuite moi-même des améliorations. Cela aussi, c'est gratifiant.

En mai 1999, l'assemblée générale de l'association « Le Jardin aux herbes » (Soen) que je préside, fêtait son 29^e anniversaire dans un hôtel de style occidental sur les rives du lac Biwa. Ne souhaitant pas participer à la promenade poétique prévue, je préférais rentrer chez moi. Et ce n'est qu'un mois plus tard que je composais les haïkus qui suivent :

*près du lac obscur
de la lune du sixième mois
je ceins mollement mon obi*

*légèrement noué
autour du lac sombre
l'obi de la sixième lune*

1. Témoignages issus du *Nouveau Grand Almanach Poétique du Japon (Shin Nihon Daisaijiki)*, Kodansha Edition, Tôkyô, 2000.



L'écho de l'étroit chemin

Cette assemblée se tenait en mai, il ne s'agissait donc pas du « *sixième mois* ». Et pourtant, « *ceindre mollement son obi* » correspond à l'atmosphère moite du mois de juin. L'expression « *contempler le lac obscur* » met à cet instant en harmonie paysage et sentiment. Mais le contraste venait de ce que cet hôtel était de style occidental, sans yukata ni obi, avec un pyjama pour tout vêtement de nuit. Cependant, il était difficile de parler de « pyjama » dans ce poème à la touche traditionnelle. L'évocation nécessaire de l'obi correspondait évidemment à la ceinture du yukata que l'on rajuste plus ou moins bien à la sortie du bain. Et puis, ce lac n'était pas vraiment sombre. Les lumières de l'hôtel scintillaient, mais s'il n'y avait pas de « lac obscur », aucune image mentale n'aurait donc pu naître en moi. A la réflexion, ce haïku n'avait rien à voir avec la réalité que j'avais vécue. Ce dont j'avais alors besoin n'était pas la description fidèle d'une scène que j'avais vécue. Ce poème n'était qu'un outil qui soit le reflet de mon état d'esprit du moment. C'est pourquoi le pyjama est devenu yukata, et la ceinture obi. J'aurais tout aussi bien pu écrire :

*le soir sur le lac
j'attache mollement l'obi
du yukata de l'auberge*

À partir du yukata, on en déduit qu'il s'agit d'une auberge traditionnelle. L'auteure est sortie du bain, et a revêtu cette sortie de bain dont elle lace la ceinture sans trop la serrer. Tout cela est cohérent et s'accorde bien à l'esprit du poème. Évoquer le yukata dans ce cas, pourquoi pas ? Le faire est une évidence au vu de l'atmosphère du poème, sans plus. L'expression « lune du sixième mois » dans le premier poème laisse par contre libre cours à l'imagination du lecteur. Son contenu est pour ce lecteur extrêmement ambigu, c'est pourquoi chacun peut en faire une interprétation personnelle. Ainsi, l'expression « ceindre mollement son obi » fait pour certain penser au yukata et à une atmosphère traditionnelle, et pour d'autres, c'est une image qui relève de l'intimité du foyer. Je peux alors dire que j'ai composé un poème qui est le reflet de la complexité des perceptions du réel, et j'en suis satisfaite.

Le poème qui suit n'a rien à voir avec le propos précédent :

*j'aimerais entendre
la douce plainte de la tortue
en quête de la « longue vie »*

Depuis longtemps, je trouvais intéressante l'expression « pleurs de la tortue » attachée au registre printanier dans l'almanach poétique, mais je n'ai jamais entendu son chant plaintif. Quand on consulte l'almanach poétique, on y trouve des témoignages de poètes qui l'ont entendu. La tortue japonaise (*tryonix japonica*), symbole de longévité, émet un son qui fait « suhon suhon », d'où le nom familier qui lui est attribué : « suppon ». Mais pour moi, l'expression saisonnière « la tortue pleure » m'inspire un je ne sais quoi de sympathique. Sans doute que dans mes souvenirs, elle a une bonne tête avec un air gentil, j'en déduis donc que les sons qu'elle émet sont doux. J'aimerais l'entendre au moins une fois, et c'est avec cette pensée en tête que j'ai composé ce haïku d'un seul jet.



Katsura Nobuko (1914~2004), est née à Ôsaka. Diplômée de l'École Supérieure des Jeunes Filles, elle épouse Naso Shichiro Katsura qui meurt prématurément en 1941. Elle commence alors à écrire des haïkus sous la direction du poète moderniste Sôjô Hino. En 1949, elle publie « Rayons de lune », un ensemble de poèmes sauvés des flammes pendant le bombardement d'Ôsaka. En 1970, elle fonde le magazine « Le Jardin aux herbes » (Soen) et anime une association du même nom. Son œuvre reçoit une consécration officielle en 1977 avec le Prix du Haïku Féminin Moderne. En 1999 c'est le Grand Prix de l'Association Moderne du Haïku qui lui est attribué.

« La pratique du croquis pris sur le vif donne généralement intensité et souffle au poème ». (Kimura Bujô)

Je voudrais évoquer le souvenir lointain d'une expérience poétique au fond des montagnes de la province de Shinano.

La chaîne de radio de la NHK préparait une émission sur la pratique populaire qui consiste à aller « admirer la lune d'automne ». Durant cette émission diffusée en multiplexe de Nagano et de Matsumoto, chacun pouvait s'exprimer d'un endroit différent, sur des thèmes inspirés de visites au lac et à la montagne Obasute, lieux de prédilection pour contempler la lune. Cela se passait à l'automne de l'année 1950. A partir de chaque station de radio, les participants devaient intervenir deux par deux en direct, au cours de cette nuit de pleine lune. Le moment de l'émission approchant, les techniciens de la radio visitèrent les locaux scolaires d'où l'émission serait diffusée, afin que tout soit prêt à l'avance. En ce qui concerne la manifestation poétique elle-même, il allait naître là une atmosphère de compétition digne des anciennes joutes des cours des dynasties du Nord et du Sud (1336-1392), et j'étais moi-même gagné par l'excitation de cet échange de haïkus sur le thème de la lune. Ce serait une émission pour laquelle beaucoup d'énergie serait dépensée. Les haïkus ce soir là se devraient d'avoir une certaine qualité pour pouvoir être lus et entendus par chacun. L'émission s'intitulait « Dialogue », mais il était évident pour les poètes participant que ce « dialogue » était en fait une compétition poétique.

Les moyens d'améliorer sa capacité à écrire des haïkus ne manquent pas. L'un d'entre eux est la formule des promenades prétexte à composer de la poésie en s'inspirant de l'environnement, ce qui développe le sens de l'observation. C'est un excellent moyen d'entraînement à la création poétique. Et moi je décidais de m'y consacrer à fond.

Le point de ralliement lors de cette fameuse nuit, ce serait le bord du lac d'où se ferait la contemplation du ciel. Au fur et à mesure qu'approchait la date fatidique, la lune à laquelle je pensais sans cesse prenait de plus en plus de place dans ma tête. Obtenir une œuvre puisant sa force d'expression dans la réalité est affaire d'attitude mentale. D'où la nécessité de se mettre psychologiquement en condition.

L'écho de l'étroit chemin

Lorsqu'on se préoccupe trop d'improvisation et de mise en scène, cela tourne à la vanité et l'inconsistance.

Il s'agissait ici d'une occasion unique de montrer son talent à composer des poèmes suivant ce qu'on appelle habituellement la technique du croquis d'après nature.

Deux jours avant l'émission, je commençais à m'entraîner seul. Le chemin menant aux rives du lac m'étant familier, je faisais l'aller-retour en bicyclette, l'endroit où j'étais logé n'étant qu'à cinq kilomètres environ du lac. Revenant tard le soir de mon travail, le dîner achevé, je prenais ensuite péniblement la route du lac pour pouvoir m'entraîner à composer des poèmes sur site. J'entends dire que les débutants font grand cas des performances lors de rencontres poétiques, et de la nécessité d'aller sur le lieu qui doit inspirer les poètes afin de s'y entraîner. Je comprends bien que dans ce contexte, l'enthousiasme et l'ardeur soient des éléments qui ont un sens. Mais pour ce qui est de mon cas, c'est tout différent. Il est une règle pour apprendre à composer des poèmes en harmonie avec un lieu, et pour pouvoir écrire des haïkus qui sonnent juste. Cette règle consiste à toujours considérer l'endroit avec un regard chaque fois nouveau. Quel que soit le moment du jour où l'on contemple ce lieu, il est chaque fois unique.

Ayant accumulé peu à peu beaucoup d'entraînement, je vis enfin arriver le jour fatidique. Sur le lac, pas de lune, et des nuages lourds de pluie. Le charme qu'avait eu le lac jusqu'au soir précédent avait disparu, et tout était différent. Et c'est précisément cet instant là qui fut l'occasion unique de s'entraîner à la technique de la réalité prise sur le vif. Une sensibilité qui sait se renouveler, un regard neuf, peuvent affronter l'âme égale la réalité d'un paysage sans clair de lune.

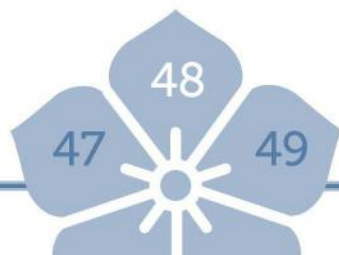
*contre le fond du bateau
le ressac
d'une nuit sans lune*

Dans mes « Commentaires et annotations du recueil poétique de Kimura Bujô » ce haïku est annoté comme suit : « ...un des poèmes issus d'exercices d'entraînement réalisés au bord d'un lac, en vue d'une émission poétique sur le thème de la contemplation de la lune ». J'ai par ailleurs le souvenir de deux autres poèmes :

*toute une fête rougeoyante
de chrysanthèmes au fond d'un trou
le feu du kotatsu*

Le « kotatsu » est un petit foyer enclavé dans le plancher, par-dessus lequel on dispose une table basse recouverte d'une couverture afin de conserver la chaleur pour ceux qui sont assis. Depuis que je suis tout petit, je ressens le mot « kotatsu » comme chargé d'émotions intimes. C'est à la fois un mot du langage quotidien et une source de nostalgie.

Dans ce haïku, l'expression de la réalité passe par le langage du cœur. Car ce type de chauffage se trouvait chez notre maître Takahama Kyoshi, et tous les membres de la revue « Le Coucou » (Hotogisu) qu'il animait, venaient s'y chauffer. Le confort de la pièce dépendait de l'intensité de « cette fête rougeoyante ».



Ce poème fut composé à l'occasion de la remise d'une distinction honorifique à notre maître Takahama Kyoshi, lors de la séance improvisée de composition de haïku qui avait suivi.

*visite
au jardin de la nostalgie
les orchidées fleurissent*

Il s'agit ici d'une visite à l'ancienne demeure de la chanteuse Shimagi Akahiko (1876~1926) sise au bord d'un lac qui inspira le poème ci-dessus composé dans une atmosphère de début d'été. Et ce lieu, où je n'étais pas venu depuis dix ans, fut pour moi chargé d'une profonde émotion.

Kimura Bujô est né en 1913. Membre de la rédaction de la revue « Le Coucou » (Hototogisu), conseiller auprès de l'Association des Poètes de Haïku, il en reçoit directement la responsabilité du grand poète Takahama Kyoshi à partir de 1934. Il devient en 1942 le conseiller de poètes de renom tels Yamaguchi Seïson (1892~1988) ou Matsumoto Takashi (1906~1956). Il fonde « Cheminées estivales », et en assure la compilation à partir de 1965. Il a mené des recherches sur la poésie de la nature et son approche par la technique du croquis pris sur le vif.

A. K.

Témoignages extraits de *Almanach poétique pour écrire des haïkus* (Haïku Saïjiki) : Nouvelle édition. KADOKAWA SHÔTEN (Tôkyô 1997).



L'écho de l'étroit chemin



Le clocher de mon village : aquarelle



Naître, deux fois

Haïbouns entre humour et fantaisie

De Georges Friedenkraft

Par *Danièle Duteil*

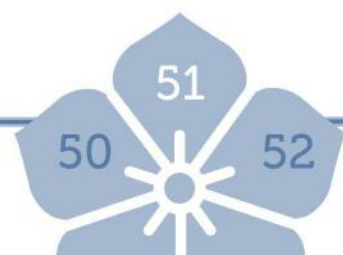
En commentant, il y a quelques mois, l'ouvrage de Georges Friedenkraft, *Sur les sentiers du songe : Poèmes pour mettre la vie en musique*¹, j'avais déjà eu l'occasion de souligner le goût de l'auteur pour une poésie vivante, colorée, et évolutive. Ainsi, il n'hésite pas à remodeler, s'il le trouve trop rigide, l'étroit fourreau des règles établies : un pas de côté, de temps en temps, histoire de casser le rythme et les habitudes, d'introduire un élément perturbateur qui secoue gentiment ses lecteurs et lectrices. *L'ennui naquit un jour de l'uniformité*, affirma un jour Antoine Houdar de La Motte².

Dans son recueil *Naître, deux fois*, sous-titré *Haïbouns entre humour et fantaisie*, le poète avertit d'emblée qu'il n'est pas question pour lui de s'enfermer dans un carcan. Il sait que l'humour, tout en érigeant la lucidité en idéal, est le meilleur remède contre la morosité, que la fantaisie est source féconde destinée à rafraîchir, dans tous les domaines de la créativité, les sentes usées par les prédécesseurs, furent-ils de génie.

Le haïbun, genre ancien japonais, a été remis au goût du jour par l'intérêt que les Occidentaux lui ont porté, depuis quelques années, et continuent de lui porter. Cette appropriation lui fait subir du même coup une belle cure de jouvence, l'inventivité des auteur.es étant sans limites. Celle de Georges Friedenkraft se révèle assez exceptionnelle. Il remarque lui-même, dans son avant-propos, *que le haïboun peut s'avérer d'une extrême diversité et peut servir à exprimer aussi bien l'humour et l'érotisme, que le fantastique ou la métaphysique*. La forme de ses textes est également variée : traditionnelle, combinant prose et haïkus, parfois senryûs, ou offrant le visage d'un tanka prose (prose avec tankas intégrés dans le fil de la narration : le tanka, antérieur au haïku puisque datant du VIII^e siècle, est un poème lyrique d'origine japonaise en 5-7-5 / 7-7 syllabes).

1. Georges Friedenkraft, *Sur les sentiers du songe : Poèmes pour mettre la vie en musique* ; Prix Robert-Hugues Boulín ; Éditions Thierry Sajat, octobre 2015, ISBN : 978-2-35157-535-2.

2. Antoine Houdar (ou Houdart) de La Motte, 1672-1731, écrivain et dramaturge français – Fables nouvelles, 1719.



L'écho de l'étroit chemin

Ainsi, jouant sur une gamme de tonalités étendue, l'écriture de Georges Friedenkraft adopte-t-elle un ton détaché, ou du moins qui se veut tel. Il sait pertinemment que la philosophie orientale met au second plan le moi, et il n'est pas non plus dans la nature de l'homme, que j'ai eu le plaisir de côtoyer à maintes reprises, de mettre en avant son ego. Ainsi, le (sou)rire, la fantaisie, le registre onirique, fournissent la distance nécessaire à un regard plus objectif sur le monde, à une vision plus percutante. L'approche par l'humour constitue une méthode efficace, autant pour faire partager en douceur un point de vue que pour ouvrir la conscience des interlocuteurs et interlocutrices.

Nous vivons multiples / cent personnages en un seul, déclare Georges Friedenkraft.

Le poète-philosophe se doublant d'un chercheur (ou l'inverse, c'est selon), il accède à la connaissance en empruntant moult sentiers. Ainsi, la fréquentation de musées *multidisciplinaires* le ravit lorsqu'il se trouve à Manhattan, et il ne boude pas son plaisir dans son haïbun *Visionnaire à la collection Frick* :

...ici l'ouverture multidisciplinaire [...] combine le réel et l'imaginaire, le concret et le rêve, les chemins de l'histoire et les sentiers du mythe.

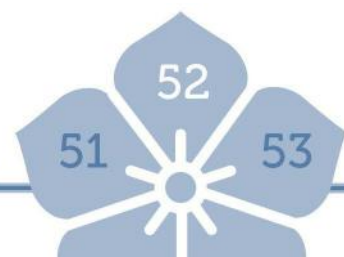
Certes, les hommes ne naissent qu'une fois, si l'on considère l'instant de leur venue au monde. Mais chaque découverte constitue en elle-même une seconde naissance, dans la mesure où elle « remet » au monde l'être humain, l'obligeant à reconsidérer ses fragiles certitudes, ou son savoir toujours en construction.

Reprenant en quelque sorte l'allégorie de la caverne³ dans son senryû, l'auteur nous fait partager l'agacement ressenti devant l'absence totale de curiosité de certain.es qui se coupent de l'indispensable lumière, pourtant là à profusion, de toutes ces sciences confondues :

*Silhouettes pressées
l'écouteur à leurs oreilles
le poids du silence*

La présentation, effectuée par l'auteur, de la collection Frick pourrait parfaitement s'appliquer au recueil *Naître, deux fois*, qui présente pareilles qualités. Car il explore aussi bien les mystères de l'humain, de son état embryonnaire où *régnait l'opacité chaude, la béatitude molle*, à son autonomie d'adulte, construit corps et esprit par l'addition d'expériences plus ou moins heureuses. À la lecture de cet ouvrage, l'individu apparaît comme une somme : il est ce que les autres furent avant lui, ses ancêtres, ses parents, ses maîtres à penser, ses modèles dans tous les domaines, langage, explorations diverses, croyances, coutumes, philosophie, littérature, arts, sciences... : son histoire est une synthèse du passé de l'humanité et des sociétés humaines, élans, désirs, rêves, légendes, mythes et réel confondus.

3. Platon (vers 427 av. J.-C. – vers 348 av. J. –C.), *Le mythe de la caverne*, *République*, VI.



Comme dans le haïbun, l'harmonie du résultat final découle du bon ajustement des différents éléments, fussent-ils au départ disparates, qui incrémentent en quelque sorte l'édifice.

Entre le réel et l'imaginaire, la marge est étroite pour Georges Friedenkraft. La vie regorge de hasards et de situations étranges que nous ne saisissons pas forcément du premier coup. Elle nous apprend encore tous les jours que telle chose qui semblait hier impossible relève un peu plus tard de l'accompli.

Dans *Les fusillés de la Grand Guerre, haïboun d'humeur*, il se félicite qu'enfin le monde ait évolué, et que les soldats injustement exécutés puissent « revenir au monde » grâce à leur réhabilitation – tout en regrettant toutefois l'impunité des responsables de leurs massacres.

Dans *Chrysalide : une promenade à Liverpool, haïboun atypique*, écrit sous la forme d'un tanka prose, la ville anglaise, bombardée copieusement pendant la guerre, semblait devoir s'inscrire définitivement dans la mémoire du voyageur comme une cité industrielle un peu triste. Au lieu de quoi, la métamorphose qu'elle affiche le remplit d'allégresse :

Une ville où tout bouge comme si elle subissait une seconde naissance. Les musées innombrables éclatent comme des bourgeons. Les constructions jaillissent comme des geysers. Et toute la nature entoure cette métamorphose comme un habit de fête :

*Liverpool est fête
pour les yeux et pour le cœur
telle chrysalide*

*entre le ciel et la mer
le papillon prend son vol*

Pour Georges Friedenkraft, la vie et tous les possibles qu'elle invente constituent en effet une fête permanente. Le poète semble avoir fait sienne la sagesse épicurienne. En évitant, avec discernement, tout ce qui peut le ligoter inutilement, l'homme s'ouvre le chemin du bonheur.

Haïbun érotique, onirique ou métaphysique, la langue de *Naître, deux fois* est nourrie, voluptueuse, gourmande, *le goût des poires les plus fondantes et les plus succulentes se mêle à la sève des agrumes*, dans des îlots où l'être humain vit *en harmonie avec la nature*. et ses semblables

D. D.

L'écho de l'étroit chemin



Éditions Unicité, 3^e trimestre 2016. Prix : 13.00 €. ISBN : 978-2-37355-068-9.

La saison qui danse

De Roland Halbert

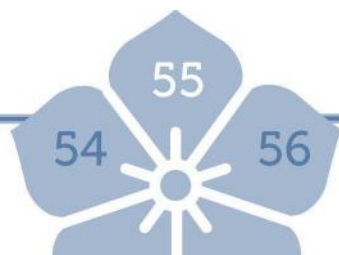
Par Marie-Noëlle Hôpital

Avec *La Saison qui danse*, Roland HALBERT nous invite à *faire le mur de tous les musées*. Il adopte un point de vue particulièrement innovant pour pulvériser la critique d'art traditionnelle et choisit la forme du haïbun, qu'il renouvelle avec un « *libre parcours en trente-six esquisses (plus un épilogue) dans les saisons de la vie* » d'un artiste. De même qu'il a su transformer la disposition classique des haïkus, il transfigure le genre japonais : « *je me suis écarté du genre strict pour tenter un haïbun critique, consacré aux liens directs ou indirects, aux rapports flagrants ou discrets de Toulouse-Lautrec avec le Japon, mais aussi, plus largement, à la singulière expérience artistique du peintre d'Albi,* » précise-t-il dans sa brève présentation *SUR LE SEUIL*. Grand Poète, Roland HALBERT se réfère aux œuvres du passé, à Baudelaire, Mallarmé, à Verlaine et à Proust, à Bashô et Santôka, mais c'est pour mieux s'écarter de tout académisme, pour créer du nouveau. « *Au fouet verbal du haïku [répond le] trait enlevé de Lautrec dans sa capture instantanée* », souligne l'écrivain ; or, ce fouet évoque aussi « *les danseuses en fil de nerfs et en paraphe d'éclair* » si bien croquées par l'artiste. L'auteur exhorte le peintre : « *Danse, pinceau plein de rapt et d'esprit vif, danse !* », écho lointain, me semble-t-il, à *Une saison en Enfer* de Rimbaud : « *Faim, soif, cris, danse, danse, danse, danse !* »

« *Je m'encrapule le plus possible*, écrivit en outre Rimbaud à son ancien professeur, Georges IZAMBARD. *Pourquoi ? Je veux être poète.* » Pour atteindre à la plénitude de la jouissance et de l'expression artistique, Henri de Toulouse-Lautrec, lui, fréquente les filles de joie et la « fée verte », l'absinthe « *aux dessous glauques et risqués comme la tentation du diable* ». Les femmes sont campées dans l'éclat de leur beauté et de leur jeunesse, mais aussi dans leur déclin, malades, pauvres et vieilles, prématurément flétries :

*Dans la vitre sale
elle entrevoit – sous les rides –
ses dix-sept printemps.*

De la biographie du peintre, Roland HALBERT n'esquive rien, ni la souffrance du handicap, chutes physiques et douleur morale, ni l'exaltation liées aux drogues, au chocolat, à l'alcool, à l'érotisme, ni la descente aux Enfers, delirium tremens et syphilis, cure de désintoxication, enfermement, maladie, agonie, mort précoce, à trente-six ans. Vers et prose sont poignants, sublimes :



L'écho de l'étroit chemin

Le vent est tombé –

Une anémone recueille

le souffle des morts.

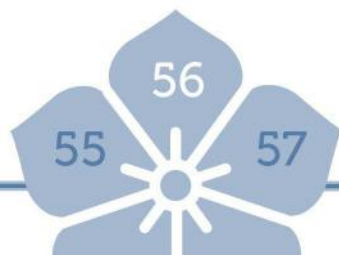
Il faut préciser que ce magnifique poème en prose, serti de haïkus, est également un superbe ouvrage d'art, émaillé de splendides reproductions de tableaux, dessins, photos et documents, quelques-uns célèbres, mais la plupart rares, voire introuvables. Les illustrations sont originales et permettent de découvrir l'attrait du peintre pour le Japon et pour les animaux qu'il dessine avec une extrême vivacité. Mais nous retrouvons d'émouvants portraits féminins qui nous sont plus familiers, car nous avons pu les admirer aux cimaises des musées, en France ou à l'étranger.

À noter, la continuité de l'œuvre de Roland HALBERT qui visite la tombe de Toulouse-Lautrec comme jadis celle de Cadou. La cathédrale Sainte-Cécile d'Albi, ville du peintre, « *enciellée d'un bleu de volière bruissante* », n'est pas sans rappeler un précédent recueil, **Chanterelle**, hommage à la patronne des musiciens. Même s'il semble difficile de rapprocher Toulouse-Lautrec et François d'Assise, l'humilité du saint mendiant peut évoquer l'itinéraire du peintre : « *il s'apparente au clochard à la mémoire embrouillée cherchant un porche hospitalier (lui qui, en compagnie d'une prostituée, a joué le mendiant, rue Laffitte).* »

Si l'auteur baptise « haïbun » son ouvrage, ce n'est certes pas la première fois qu'il s'aventure sur ce terrain, loin s'en faut. J'avais déjà eu l'occasion de remarquer le caractère « haïbunesque » d'un précédent livre, recueil d'articles à haute densité poétique, **Le Pollinier sentinelle**. Mais il faudrait remonter aux **Chroniques de l'éclair**, « poème romanesque », où prose et haïkus se fondent à merveille en un tout qui transcende les genres. Les **Chroniques de l'éclair** faisaient la part belle au genre épistolaire, présent dans **La Saison qui danse**, grâce à une lettre fictive datée du 9 septembre 2015 et adressée à « monsieur Henri. » Le haïbun rassemble ainsi les domaines littéraires les plus divers : lettre, critique d'art, biographie, poésie libre, notes de lecture, haïkus... Ils fusionnent dans le creuset du forgeron des mots qui célèbre un peintre forgeron, avatar d'Héphaïstos, *divin boiteux*.

Jamais le haïbun n'avait atteint un tel degré d'incandescence poétique.

M.-N. H.



ROLAND HALBERT

LA SAISON QUI DANSE

ou

CARNET DE ZIGZAGS POUR

Toulouse-Lautrec



FRAction

La Saison qui danse ou Carnet de zigzags pour Toulouse-Lautrec,
Roland Halbert, éditions FRAction (2016), 95 pages, 25 €.



La cloche de Gion

Essai

D'Alain Kervern

Par *Danièle Duteil*

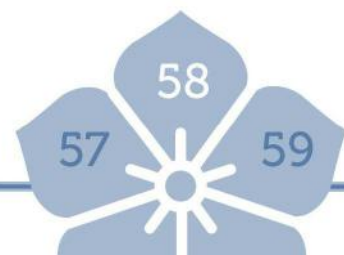
La Cloche de Gion est un essai consacré principalement au haïku et à l'almanach poétique. S'interrogeant sur la perception du réel, il renvoie à la notion de temps, perçue dans le haïku à travers l'emploi du mot de saison, ou **kigo**.

Dès la Chine ancienne, les adeptes du **Tao** (la Voie) s'accordaient au mouvement naturel de l'univers, tentant d'en approcher la vérité. Dans la pensée japonaise, héritière de la culture chinoise, « la poésie ouvre un passage entre l'homme et la réalité invisible ». Le moine Saigyô (1118-1190), grand poète *waka*, chantait déjà la nature et prônait le détachement. De même, Matsuo Bashô (1644-1694) chercha à saisir le monde par « la contemplation et l'ascèse poétique ».

Le peuple japonais observe minutieusement les moindres évolutions saisonnières révélatrices d'une constante transformation à l'œuvre dans l'univers, réalité que le haïku laisse entrevoir : l'almanach poétique répertorie les mots clés des saisons, se faisant « l'écho de ces maturations saisonnières qu'il est souvent non seulement difficile de percevoir, mais encore de nommer. ».

Le haïku a franchi les frontières au début du XXe s. pour s'internationaliser finalement aujourd'hui. Mais celui créé au Japon révèle une sensibilité au monde différente de celui pratiqué dans les autres pays : en Occident, la conscience de soi reste forte, distinguant nettement « sujet » et « objet », alors que la pensée japonaise tient le moi en retrait, percevant la réalité d'un autre point de vue.

Les Japonais ont un sens aigu de l'impermanence du monde. À travers les siècles, les œuvres poétiques mettent en évidence un sentiment de « nostalgique solitude » en lien avec l'idée de vulnérabilité et d'instabilité. Ainsi, dès « la tradition chinoise de l'époque T'ang (618-907) », le voyage constitue-t-il une « métaphore du cours de l'existence humaine », marqué par la précarité. À l'ère Heian, où la poésie est florissante à la Cour impériale, revient régulièrement dans les **waka**, parmi d'autres images ou symboles récurrents, le thème de la cloche dont le son rythme l'inexorable fuite du temps.



La conviction d'une réalité instable traverse les arts et les siècles. Le poème en chaîne, ou **renga** (devenu ensuite **renku**), développé par Sôgi (1421-1502), ainsi que les joutes poétiques, illustrent également ce sentiment d'une réalité instable, éclatée, reflet d'un monde flottant. Aujourd'hui encore « c'est par une approche légère, au rythme de la composition de haïkus, que les Japonais reviennent sans cesse à l'expérience du vécu qui, toujours fuyant, se renouvelle pourtant ».

La création poétique japonaise s'inscrit parallèlement dans une démarche collective : « L'exploration et le questionnement d'un réel en perpétuel devenir est un défi pour lequel la quête poétique d'un seul ne saurait suffire. ». Une expression collective qui s'exprime aussi bien dans la pratique du **renku**, que celle du **tensaku** (correction du poème par le maître), ou encore à travers l'existence de l'almanach poétique (**Saïjiki**), « un des médiateurs de la tradition par excellence entre une émotion individuelle et son expression collective ».

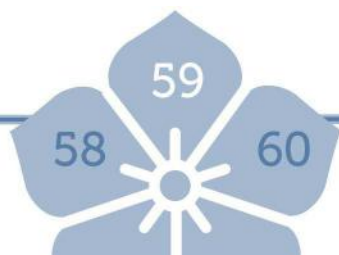
C'est parce que la réalité est changeante est instable que Bashô tient pour essentiel de la saisir dans son jaillissement, en écartant toute interprétation personnelle et en « épousant entièrement le grand mouvement naturel du cosmos », dans la succession des saisons. Si le langage, source d'erreur, sert à exprimer cette réalité, il existe d'abord « par rapport à un contexte ».

Le haïku constitue peut-être un mode d'expression artistique privilégié, comparé à d'autres formes artistiques, pour approcher la réalité du monde. En le modernisant, Masaoka Shiki (1867-1902) rompt avec la tradition, tout en posant la question de savoir « ce que le haïku doit restituer de la réalité ». Le XXe siècle sera ensuite marqué par de multiples expérimentations visant à « restituer le plus fidèlement possible les diverses faces de la réalité ». Alain Kervern en détaille les différentes formes et évolutions. Il remarque aussi, qu'en ce début du XXIe siècle, le Japon amorce un retour « vers la fraîcheur originelle », poussé par un besoin de retrouver « les racines de *l'invariant* ». La catastrophe de Fukushima n'est sans doute pas étrangère à ce mouvement, souligne-t-il.

Aujourd'hui, la majorité des haïjins respectent « les règles de l'école néo-classique : dix-sept syllabes, une césure, et le fameux *mot de saison* ».

En deuxième partie, l'auteur explique l'almanach poétique, appelé en japonais **Saïjiki**. Il dégage notamment l'importance, pour les Japonais, du mot de saison, ou **kigo**, qui témoigne d'une observation méticuleuse des changements à l'œuvre dans la nature, mois après mois, saison après saison. « Traditionnellement, un haïku n'appartient à ce genre poétique que s'il se nourrit d'émotions nées du spectacle changeant des saisons », affirme Alain Kervern, tout en soulignant les différences climatiques marquées entre les régions dans l'archipel nippon.

Avec l'internationalisation du haïku, particulièrement criante lorsque se tient la première rencontre de la World Haiku Association à Tolmin (3 septembre 2000), des poètes tels que l'Américain William J. Higginson ont proposé un almanach poétique international, démontrant ainsi « la possibilité d'une vocation internationale de l'almanach poétique japonais. ».



L'écho de l'étroit chemin

Définissant non seulement le mot de saison, mais encore le thème de saison (*kidai*), Alain Kervern en clarifie le fonctionnement à l'intérieur du haïku. Le mot de saison constitue un lien entre « l'expérience individuelle et l'expérience collective, il renforce l'appartenance de l'un et de l'autre au même réseau de correspondances. ». L'auteur relève encore que « Depuis toujours, dans toutes sortes de domaines, l'histoire du peuple japonais est rythmée par ces retours sur les valeurs de *l'invariant*, sortes de respirations plus longues permettant de se recentrer sur soi-même. ».

On découvre encore, force détails à l'appui, que l'almanach poétique est né de « trois grands courants lexicaux », le premier lié aux activités agraires, le second s'inspirant « des documents impériaux répertoriant les us et coutumes favorisant la bonne marche de la vie des hommes et de l'univers », le troisième étant issu d'un mouvement culturel profond visant à se dégager de l'influence chinoise, à partir du IX^e siècle.

Alain Kervern s'attarde encore sur « les multiples résonnances de l'expression saisonnière », mettant en évidence « la nature encyclopédique de l'almanach poétique qui se double d'une fonction pédagogique. ».

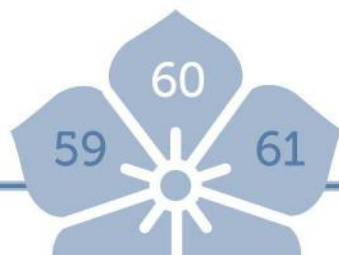
L'almanach poétique est organisé « en sept parties pour chaque saison », ou selon les **Kihon-Kigo**, « mots de saison fondamentaux » sans cesse enrichis de mots nouveaux : « ces mots de saisons [...] font la poésie fugitive de l'instant japonais. ». Alain Kervern en analyse la portée et les nuances.

Concevoir un almanach poétique soulève bien des difficultés telles que le choix des poèmes pour illustrer la saison, celui des mots de saison, une division du temps compatible à la fois avec le calendrier grégorien et « l'antique calendrier luni-solaire »...

L'essai décrit ensuite l'évolution internationale du haïku, mettant l'accent sur l'importance du Symposium International du Haïku tenu à Tôkyô le 11 juillet 1999. En découla le 12 septembre la fameuse « Déclaration de Matsuyama » qui jetait les bases d'une pratique mondiale du haïku.

À l'occasion des cinquante ans de l'Association du Haïku Contemporain, fut publié le *Gendai Haïku Contemporain*, ou almanach poétique contemporain, à la fois témoin de la tradition historique, et écho « des plus récentes évolutions du haïku contemporain. ».

Alain Kervern expose les divers points abordés dans la « Déclaration de Matsuyama », Matsuyama étant la patrie de Masaoka Shiki, « père du haïku moderne » : recherche des causes de l'engouement des étrangers pour le haïku, nécessité « d'une réflexion approfondie sur les rapports entre l'homme et la nature », thèmes du haïku, accord du rythme aux différentes cultures... C'est cet esprit de la « Déclaration de Matsuyama » qui présida lors du 1^{er} World Haïku Festival, en 2000, à Londres puis Oxford, et que l'on retrouve pour la seconde rencontre à Nara, en octobre 2003.



L'écho de l'étroit chemin

La fin du livre reproduit les tables des matières de l'*Almanach poétique contemporain : Gendai Haiku Saijiki*¹ et de l'*Almanach Poétique à Usage du Haiku (Kadokawa Shôten)*².

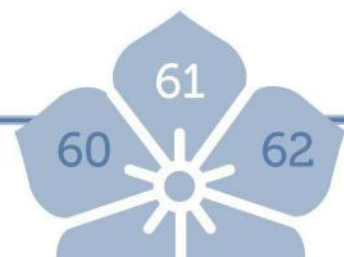
L'essai, *La cloche de Gion* (prononcer GU) constitue un ouvrage de référence passionnant, extrêmement dense, richement documenté et argumenté, dont toute personne férue de haïku prendra utilement connaissance. Qu'on veuille bien me pardonner : ces trois modestes pages ne rendent compte que d'une infime partie de son contenu.

D. D.

- 1. Édité par l'Association du Haïku Contemporain (Gendai Haiku Kyokai) en 1999.
2. Dernière édition 1997 (41^e édition).



Éditions Folle Avoine, janvier 2016, 175 pages.
Prix : 25.00 euros. EAN : 978-2868102249.





La vie de l'AFAH

Annonces

Concours de haïbun et de tanka-prose

Revue du tanka francophone et *L'écho de l'étroit chemin*, numéro de février 2017.

Suite à un accord, les deux revues ont institué une convention qui permettra de publier les textes sélectionnés chaque année en février, dans un numéro commun, au format papier.

Modalités et exigences

Texte en police Arial, caractères 12, paragraphe simple interligne, maximum deux pages.

Thèmes : l'arbre ou thème libre.

Dans l'envoi, préciser le thème choisi et la catégorie : Haïbun ou tanka-prose.

Date limite d'envoi : 1er décembre 2016.

Envoyer les tanka-prose à editions.tanka@gmail.com, et les haïbun à echo.afah@yahoo.fr. Un jury commun fera la sélection et les textes retenus seront publiés dans la *Revue du tanka francophone* de février 2017, "Numéro spécial haïbun et tanka-prose", en partenariat avec l'AFAH.

Concours : Livre de haïbun *Ploq* – 5^e Prix du livre de l'APH

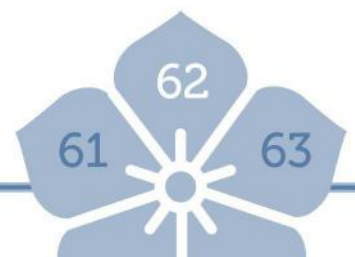
Dans le cadre de son prix du livre, l'APH propose pour l'année 2016 un livre de haïbun d'un minimum de 70 pages sur un thème libre. Vous pouvez composer un seul ou plusieurs haïbun dès lors que l'ouvrage atteint ce minimum de 70 pages (format A5 en Times New Roman 12, interligne de 1,5 et marges uniformes de 2,5 cm - haut, bas, droite, gauche).

Le jury est composé de trois personnes : Danièle Duteil. Hélène Phung. Olivier Walter. A vos plumes !

Envoi jusqu'au 20 décembre 2016 à : promohaiku@orange.fr

Attention, avant tout envoi prendre connaissance du règlement : <http://100pour100haiku.fr/concours.html>

L'AFAH remercie ses adhérent.es de lui faire connaître les événements les concernant qui pourraient intéresser les lect.eurs/rices de *L'écho de l'étroit chemin* (publications, expositions, distinctions...) : echo.afah@yahoo.fr





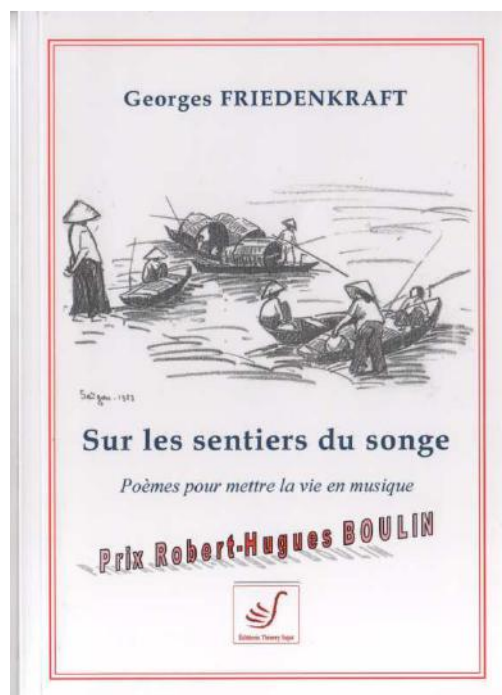
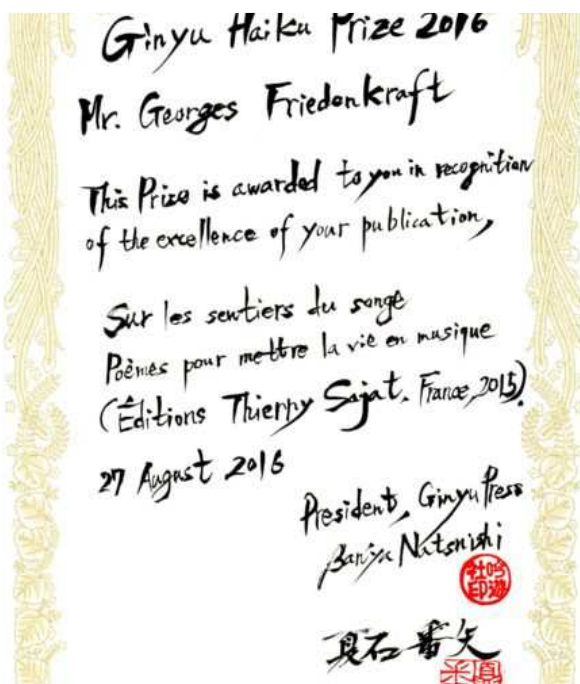
Nos adhérents ont du talent

吟遊俳句賞 Ginyu Haiku Prize

L'AFAH adresse ses plus vives félicitations à Georges Friedenkraft récompensé par le **Ginyu Ban'ya Natsuishi Prize 2016** pour son excellent livre *Sur les sentiers du songe, Poèmes pour mettre la vie en musique*, Éditions Thierry Sajat, octobre 2015, 12.00 €. ISBN : 978-2-35157-535-2.

Ce recueil a été recensé par mes soins dans *La Lettre du haïku* de la revue *Ploc !* N° 80, de décembre 2015.

D. D.



BULLETIN D'ADHÉSION À L'A.F.A.H.

(Association Francophone des Auteurs de Haïbun, l'Étroit chemin)

NOM : _____
PRÉNOM : _____
ADRESSE : _____

PAYS : _____
TÉLÉPHONE : _____
E-MAIL : _____

TARIF ANNUEL : 12€ à régler par chèque libellé à l'ordre de Germain REHLINGER, trésorier de l'AFAH et à adresser à Germain REHLINGER – 5, rue des Pinsons – 68420 ÉGUISSHEIM – France

Possibilité de paiement par Paypal (13 €) à partir du **site AFAH** : www.letroitchemin.wifeo.com



Copyrights des visuels :

Brigitte Briatte, aquarelles, encres : Pp. 4 / 10 / 24 / 50

Cécile Duteil, huile : Pp. 36

Laurent Hili : P. 26

Danièle Duteil : Pp. 1 / 2 / 18 / 28 / 32

Responsable de publication : Danièle Duteil

Choix des visuels : Danièle Duteil

Conception graphique : Meriem Fresson

Mise en page : Michel Duteil, Danièle Duteil

